
-PALLI





THÉATRE
COMPLET
DE M. DE VOLTAIRE;

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue & corrigée par l'*AUTEUR.

TOME TROISIÈME,

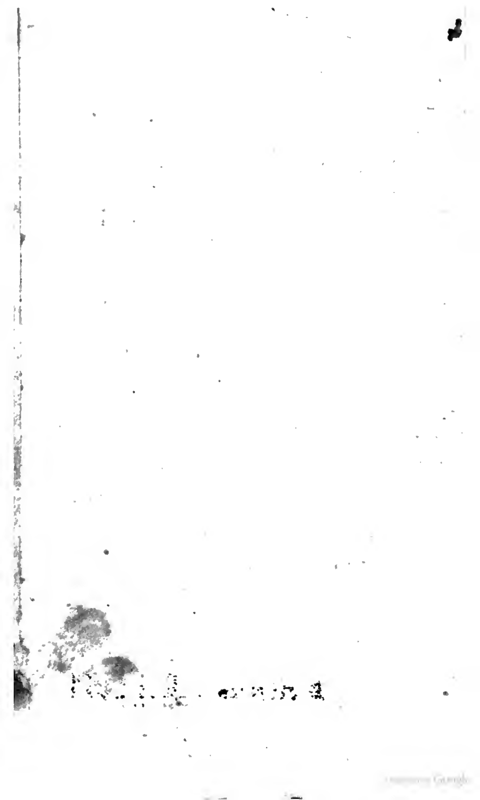
CONTENANT

MÉROPE, LE FANATISME *ou* MAHOMET LE PROPHETE, ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.



A AMSTERDAM,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.



MÉROPE,

TRAGÉDIE.

Repréſentée le 20 février 1743.



LETTRE
DU P. DE TOURNEMINE,
JÉSUITE,
AU PERE BRUMOY,
sur la tragédie de MÉROPE.

JE vous renvoie, mon révérend père, *Mérope*, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir; j'ai pris le tems de la lire avec attention. Quelque succès que lui donne le goût inconstant de Paris, elle passera jusqu'à la postérité, comme une de nos tragédies les plus parfaites, comme un modèle de tragédie. *Aristote*, ce sage législateur du théâtre, a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. *Euripide* l'avait traité; & nous apprenons d'*Aristote*, que toutes les fois qu'on représentait sur le théâtre de l'ingénieuse Athènes le *Cresphonte* d'*Euripide*, ce peuple accoutumé aux chefs-d'œuvre tragiques, était frappé, saisi, transporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort sans doute. Le *Cresphonte d'Euripide* est perdu: Monsieur de *Voltaire* nous le rend. Vous, mon père, qui nous avez donné en Français *Euripide*, tel qu'il charmait la Grèce, avez reconnu dans

la *Mérope* de notre illustre ami, la simplicité, le pathétique d'*Euripide*. Monsieur *de Voltaire* a conservé la simplicité du sujet; il l'a débarrassé non seulement d'épisodes superflus, mais encor de scènes inutiles. Le péril d'*Egiste* occupe seul le théâtre. L'intérêt croit de scène en scène jusqu'au dénouement, dont la surprise est ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout se passe sur le théâtre comme il se passa dans Messène. Les coups de théâtre ne sont point des situations forcées, dont le merveilleux choque la vraisemblance; il naissent du sujet; c'est l'événement historique vivement représenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la scène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler son fils qu'elle croit venger? dans la scène où elle ne peut sauver son fils qu'en le faisant connaître au tyran? Le cinquième acte égale ou surpasse le peu de cinquièmes actes excellens qu'on a vus sur le théâtre; & l'auteur a transporté, ce semble, toute l'action sur le théâtre avec un art admirable. La narration d'*Isménie* n'est pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre, où l'esprit brille à contre-tems, qui ralentissent l'action, qui dégénèrent en fadeur; elle est toute action. Le trouble d'*Isménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la versification; le poëte, admirable versificateur, s'est surpassé; jamais sa versification ne fut plus belle & plus claire. Tous ceux qu'un zèle raisonnable anime contre la corruption des mœurs, qui souhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts

des Grecs, que nous avons surpassés dans plusieurs perfections de la poésie dramatique, nous eussions plus de soin d'atteindre à sa véritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs : tous ceux qui pensent si raisonnablement doivent être charmés de voir un aussi grand poëte, un poëte aussi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une tragédie sans amour.

Il n'a point hasardé imprudemment une entreprise si utile aux sentimens de l'amour, il substitue des sentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on soit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il est cependant vrai, (& nous l'avons souvent remarqué) que les tragédies qui ont le plus réussi, ne doivent pas leurs succès aux scènes amoureuses. Au contraire, tous les connaisseurs habiles soutiennent que la galanterie romanesque a dégradé notre théâtre, & aussi nos meilleurs poëtes. Le grand *Corneille* l'a senti; il souffrait avec peine la servitude où le réduisait le mauvais goût dominant : n'osant encor bannir du théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux; il ne lui a permis ni bassesse ni faiblesse; il l'a élevé jusqu'à l'héroïsme, aimant mieux passer le naturel, que de s'abaisser à un naturel trop tendre & contagieux.

Voilà, mon révérend père, le jugement que votre illustre ami demande; je l'ai écrit à la hâte, c'est une preuve de ma déférence; mais

l'amitié paternelle, qui m'attache à lui depuis ſon enfance, ne m'a point aveuglé. Faites paſſer juſqu'à lui ce que je vous écris. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens que vous connaiſſez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre pére, entiérement à vous,

Tournemine, Jéſuite.

Ce vingt-trois de décembre 1738.



LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS SCIPION MAFFEI, AUTEUR DE LA MÉROPE ITALIENNE,

Et de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.

MONSIEUR,

CEUX dont les Italiens modernes, & les autres peuples, ont presque tout appris, les Grecs & les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis & aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la *Mérope* française.

Les Italiens, qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux arts, & les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui, sous les yeux de *Léon X*, firent renaître la tragédie; & vous êtes le premier, Monsieur, qui dans ce siècle où l'art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour, souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage & le talent de donner une tragédie sans galanterie, une tragédie digne

des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, & où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France se glorifie d'*Athalie*; c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre; c'est celui de la poésie, c'est de toutes les pièces qu'on joue, la seule où l'amour ne soit pas introduit; mais aussi elle est soutenue par la pompe de la religion, & par cette majesté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette ressource, & cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui est si prodigieusement difficile à remplir sans épisodes.

J'avoue, que votre sujet me paraît beaucoup plus intéressant & plus tragique que celui d'*Athalie*; & si notre admirable *Racine* a mis plus d'art, de poésie & de grandeur dans son chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'*Alexandre*, (& il faut de tels précepteurs aux rois) *Aristote*, cet esprit si étendu, si juste & si éclairé dans les choses qui étaient à la portée de l'esprit humain, *Aristote*, dans sa poétique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaissance de *Mérope* & de son fils étaient le moment le plus intéressant de toute la scène grecque. Il donnait à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. *Plutarque* dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissaient de crainte que le vieillard, qui devait arrêter le bras de *Mérope*, n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce qu'on jouait de son tems, & dont il nous reste très-peu de fragmens,

lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'*Euripide*; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès; peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nue de *Praxitèle*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de tems aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel & au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençait à fleurir en France, & à s'élever même fort au-dessus de la Grèce, par le génie de *P. Corneille*, le Cardinal de *Richelieu*, qui recherchait toute sorte de gloire, & qui avait fait bâtir la salle des spectacles du Palais-Royal, pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessein, y fit jouer une *Mérope* sous le nom de *Téléphonte*. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une centaine de vers de sa façon; le reste était de *Colletet*, de *Bois-Robert*, de *Desmarèts* & de *Chapelain*; mais toute la puissance du Cardinal de *Richelieu* ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût; & tout ce qu'il pouvait & devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille*.

Mr. *Gilbert*, résident de la célèbre reine *Christine*, donna en 1643, sa *Mérope*, aujourd'hui non

moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'Académie Française, auteur d'une *Cléopâtre*, jouée avec quelque succès, fit représenter sa *Mérope* en 1683. Il ne manqua pas de remplir sa pièce d'une épisode d'amour. Il se plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux qui avait fait tomber son ouvrage; c'était en effet le défaut de génie, & la froideur de la versification; car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers est de tous les arts le plus difficile & le plus rare. On trouvera mille génies qui sauront arranger un ouvrage, & le versifier d'une manière commune; mais le traiter en vrais poëtes, c'est un talent qui est donné à trois ou quatre hommes sur la terre.

Au mois de décembre 1701, Mr. *de la Grange* fit jouer son *Amasis*, qui n'est autre chose que le sujet de *Mérope*, sous d'autres noms: la galanterie règne aussi dans cette pièce, & il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de *la Chapelle*; mais aussi elle est conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt; elle est écrite avec plus de chaleur & de force: cependant elle n'eut pas d'abord un succès éclatant, *& habent sua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudissemens, & c'est une des pièces dont la représentation a fait le plus de plaisir au public.

Avant & après *Amasis*, nous avons eu beaucoup de tragédies sur des sujets à peu près semblables, dans lesquels une mère va venger la

mort de son fils sur son propre fils même, & le reconnaît dans l'instant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir sur notre théâtre cette situation frappante, mais rarement vraisemblable, dans laquelle un personnage vient un poignard à la main pour tuer son ennemi, tandis qu'un autre personnage arrive dans l'instant même, & lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réussir, du moins pour un tems, le *Camma* de *Thomas Corneille*.

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne soit chargée d'un petit épisode d'amour, ou plutôt de galanterie; car il faut que tout se plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monsieur, que cette malheureuse coutume d'accabler nos tragédies d'un épisode inutile de galanterie, soit due à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie. C'est lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique; elle est le fondement de toutes ses pièces: elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée, elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'est pas tragique, il est insipide; & s'il est tragique, il doit régner seul. Il n'est pas fait pour la seconde place. C'est *Rotrou*, c'est le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui en créant notre théâtre, l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes, qui n'étant point de vraies

paſſions, ne ſont point dignes du théâtre ; & ſi vous demandez pourquoi on joue ſi peu de pièces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point ailleurs la raiſon ; c'eſt que dans la tragédie d'*Othon*,

Othon à la princeſſe a fait un compliment,
Plus en homme d'eſprit qu'en véritable amant.
Il ſuivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aiſé d'admirer que de croire.
Camille ſemblait même aſſez de cet avis ;
Elle aurait mieux goûté des diſcours moins ſuivis.
Dis-moi donc lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?

C'eſt que dans *Pompée*, l'inutile *Cléopatre* dit que *Céſar*

Lui trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

C'eſt que *Céſar* demande à *Antoine*,

S'il a vu cette reine adorable ?

Et qu'*Antoine* répond :

Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle eſt incomparable.

C'eſt que dans *Sertorius*, le vieux *Sertorius* même eſt amoureux à la fois par politique & par goût, & dit :

J'aime ailleurs ; à mon âge il ſied ſi mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a ſu charmer,
Et que d'un front ridé les replis jauniſſans,
Ne ſont pas un grand charme à captiver les ſens.

C'eſt que dans *Œdipe*, *Théſée* débute par dire à *Dircé* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Enfin, c'eſt que jamais un tel amour ne fait verſer des larmes ; & quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, Monſieur, que ce que tous les connaiſſeurs, les véritables gens de goût, ſe diſent tous les jours en converſation ; ce que vous avez entendu pluſieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on penſe, & ce que perſonne n'oſe encor imprimer. Car vous ſavez comment les hommes ſont faits ; ils écrivent preſque tous contre leur propre ſentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, & j'ajoute, que je reſpecte plus *Corneille*, & que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre, que ceux qui le louent au haſard de ſes défauts.

On a donné une *Mérope* ſur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore ? Mais depuis le règne de *Charles II*, l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre, & il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint ſi mal cette paſſion. L'amour ridiculement amené & traité de même, eſt encor le défaut le moins monſtrueux de la *Mérope* Anglaiſe. Le jeune *Egiſte*, tiré de ſa priſon par une fille d'honneur amoureuſe de lui, eſt conduit devant la reine, qui lui préſente une coupe de poiſon & un poignard, & qui lui dit : Si tu n'avales le poiſon, ce poignard va ſervir à tuer ta maîtreſſe. Le jeune homme boit, & on l'emporte mourant. Il revient au cinquième acte annoncer froidement à *Mérope*, qu'il eſt ſon fils,

& qu'il a tué le tyran. *Mérope* lui demande comment ce miracle s'eſt opéré? Une amie de la fille d'honneur, répond-il, avait mis du jus de pavot, au lieu de poiſon dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand on m'a cru mort: j'ai appris en m'éveillant, que j'étais votre fils, & ſur le champ j'ai tué le tyran. Ainſi finit la tragédie.

Elle fut ſans doute mal reçue: mais n'eſt-il pas bien étrange qu'on l'ait repréſentée? N'eſt-ce pas une preuve que le théâtre Anglais n'eſt pas encor épuré? Il ſemble que la même cauſe, qui prive les Anglais du génie de la peinture & de la muſique, leur ôte auſſi celui de la tragédie. Cette île, qui a produit les plus grands Philoſophes de la terre, n'eſt pas auſſi fertile pour les beaux arts; & ſi les Anglais ne s'appliquent ſérieuſement à ſuivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Addiſſon* & *Pope*, il n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût & de littérature.

Mais tandis que le ſujet de *Mérope* était ainſi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-tems qu'il était traité en Italie ſelon le goût des anciens. Dans ce ſeizième ſiècle, qui ſera fameux dans tous les ſiècles, le comte de *Torelli* avait donné ſa *Mérope* avec des chœurs. Il paraît que ſi Mr. *de la Chapelle* a outré tous les défauts du théâtre Français, qui ſont l'air romaneſque, l'amour inutile, & les épiſodes; & que ſi l'auteur Anglais a pouſſé à l'excès la barbarie, l'indécence & l'abſurdité, l'auteur Italien avait outré les défauts des Grecs, qui ſont le vide d'action, & la déclamation. Enfin, Monſieur, vous avez évité

tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre : vous leur avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'une tragédie simple & intéressante.

J'en fus saisi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers : au contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont point nés dans son sein. Mon envie de traduire votre *Mérope* redoubla, lorsque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'aperçus qu'en aimant l'auteur, je me sentais encor plus d'inclination pour l'ouvrage; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenue excessive : nous sommes peut-être des *Sibarites* plongés dans le luxe, qui ne pouvons supporter cet air naïf & rustique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre Grec.

Je craindrais qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune *Egiste* faisant présent de son anneau à celui qui l'arrête, qui s'empare de cette bague. Je n'oserais hasarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de représenter le tyran de *Mérope*, l'assassin de son époux & de ses fils, feignant d'avoir après quinze ans, de l'amour pour cette reine; même je n'oserais pas faire dire par *Mérope* au tyran : *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas*

parlé d'amour auparavant, dans le tems que la fleur de la jeuneſſe ornait encor mon viſage! Ces entretiens ſont naturels; mais notre parterre, quelquefois ſi indulgent, & d'autres fois ſi délicat, pourrait les trouver trop familiers, & voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raiſon.

Notre théâtre Français ne ſouffrirait pas non plus que *Mérope* fît lier ſon fils ſur la ſcène à une colonne, ni qu'elle courût ſur lui deux fois, le javelot & la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle, en demandant la vie à ſon tyran.

Nos uſages permettraient encor moins que la confidence de *Mérope* engageât le jeune *Egiſte* à dormir ſur la ſcène, afin de donner le tems à la reine de venir l'y aſſaſſiner. Ce n'eſt pas, encor une fois, que tout cela ne ſoit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature ſoit toujours préſentée avec certains traits de l'art; & ces traits ſont bien différents à Paris & à Vérone.

Pour donner une idée ſenſible de ces différences, que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monſieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ouvrage, qui me paraiſſent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune *Creſphonte*, & qui lui prend ſa bague, lui dit :

Or dunque in tuo paeſe i ſervi
Han di coteſte gemme! Un bel paeſe
Sia queſto tuo; nel noſtro una tal gemma
Ad un dito real non ſconverrebbe.

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite; parce que le tems qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

„ Les esclaves chez vous portent de tels joyaux!
„ Votre pays doit être un beau pays, sans doute;
„ Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser, après vingt ans, l'assassin reconnu de sa famille :

La donna, come sai, ricusa e brama.

„ La femme, comme tu sais, refuse & desire.

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage :

. . . . . . Dissimulato in vano
Soffre di febre assalto ; aliquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spiriti.

„ On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre ;
„ Accordez quelque tems pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatrième acte, le vieillard *Polidore* demande à un homme de la cour de *Mérope*, qui il est ? Je suis *Eurisés* le fils de *Nicandre*, répond-il. *Polidore* alors en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Nestor* d'*Homère*.

. . . . Egli era umano
E liberal ; quando appariva, tutti
Faccangli onor ; io mi ricordo ancora
Di quanto ei festeggiò con bella pompa

Le sue nozze con Silvia ; ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d'Ipparco.
Tu dunque sei quel Fanciullin' che in corte
Silvia condur solea quasi per pompa :
Parmi l' altro ieri : o quanto siete presti ,
Quanto voi v'affrettate , o giovinetti ,
A farvi adulti ed à gridar tacendo
Che noi diam loco !

,, Oh ! qu'il était humain ! qu'il était libéral !
,, Que dès qu'il paraissait on lui faisait d'honneur !
,, Je me souviens encor du festin qu'il donna,
,, De tout cet appareil, alors qu'il épousa
,, La fille de Glicon & de cette Olimpie ,
,, La belle-sœur d'Hipparque. Eurisés , c'est donc vous !
,, Vous cet aimable enfant, que si souvent Sylvie
,, Se faisait un plaisir de conduire à la cour ?
,, Je crois que c'est hier. O que vous êtes prompte !
,, Que vous croissez , jeunesse ! & que dans vos beaux jours
,, Vous nous avertissez de vous céder la place !

Et dans un autre endroit, le même vieillard , invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine , répond :

. . . . *Oh curioso*
Punto io non son , passò stagione. Assai
Veduti ho sacrificii , io mi ricordo
Di quello encora quando il Rè Cresfonte
Incominciò à regnar. Quella fù pompa.

Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotai sacrificj. Più di cento
Fur le bestie svenate. I sacerdoti
Risplendean tutti, ed ove ti volgessi
Altro non si vedea che argento ed oro.

„ . . . . Je suis sans curiosité.
„ Le tems en est passé, mes yeux ont assez vu
„ De ces apprêts d'hymen, & de ces sacrifices.
„ Je me souviens encor de cette pompe auguste,
„ Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
„ Du règne de Cresphonte. Ah ! le grand appareil !
„ Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
„ Plus de cent animaux y furent immolés :
„ Tous les prêtres brillaient, & les yeux éblouis
„ Voyaient l'argent & l'or partout étinceler.

Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène, & aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes; mais Paris, & notre parterre, veulent une autre espèce de simplicité. Notre ville pourrait même se vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin, il me semble qu'on ne représentait d'ordinaire des pièces de théâtre dans cette première ville de la Grèce, que dans quatre fêtes solennelles, & Paris a plus d'un spectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens; & notre ville est peu-

plée de près de huit cent mille habitans, parmi lesquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, & qui jugent presque tous les jours.

Vous avez pu, dans votre tragédie, traduire cette élégante & simple comparaison de *Virgile :*

> *Qualis populea mærens Philomela sub umbra,*
> *Amissos queritur fœtus.*

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique, tant nous avons affaire à un maître dur, qui est le public.

> *Nescis, heu nescis nostræ fastidia Romæ :*
> *Et pueri nasum Rhinocerontis habent.*

Les Anglais ont la coutume de finir presque tous leurs actes par une comparaison : mais nous exigeons dans une tragédie, que ce soit les héros qui parlent, & non le poëte, & notre public pense que dans une grande crise d'affaires, dans un conseil, dans une passion violente, dans un danger pressant, les princes, les ministres ne font point de comparaisons poétiques.

Comment pourrai-je encor faire parler souvent ensemble des personnages subalternes ? Ils servent chez vous à préparer des scènes intéressantes entre les principaux acteurs ; ce sont les avenues d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc se plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile, qu'elle est depuis long-tems rassasiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre

extrême févérité réprouve, combien de beautés je regretais ! Combien me plaifait la fimple nature, quoique fous une forme étrangère pour nous ! Je vous rends compte, Monfieur, d'une partie des raifons qui m'ont empêché de vous fuivre en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une *Mérope* nouvelle : je l'ai donc faite différemment, mais je fuis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait préfent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fît habiller à la mode de fon pays.

Ma *Mérope* fut achevée au commencement de 1736 à peu près telle qu'elle eft aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre ; mais la raifon, qui m'en éloignait le plus, était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureufes, dans lefquelles on avait vu depuis peu, le même fujet fous des noms différents. Enfin j'ai hafardée ma tragédie, & notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il eft arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où plufieurs tableaux repréfentent le même fujet. Les connaiffeurs fe plaifent à remarquer les diverfes manières ; chacun faifit, felon fon goût, le caractère de chaque peintre ; c'eft une efpèce de concours, qui fert à la fois, à perfectionner l'art, & à augmenter les lumières du public.

Si la *Mérope* Françaife a eu le même fuccès que la *Mérope* Italienne, c'eft à vous, Mr., que

le dois ; c'eſt à cette ſimplicité, dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a ſervi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours ſervi de guide.

J'aurais ſouhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens & des Anglais, employer l'heureuſe facilité des vers blancs, & je me ſuis ſouvenu plus d'une fois de ce paſſage du *Rucellai.*

Tu ſai purche l'imagin' della voce
Che riſponde da i ſaſſi, dove l'Echo alberga,
Sempre nemica fù del noſtro regno,
E fù inventrice delle prime rime.

Mais je me ſuis aperçu, & j'ai dit, il y a longtems, qu'une telle tentative n'aurait jamais de ſuccès en France, & qu'il y aurait beaucoup plus de faibleſſe que de force, à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation Françaiſe. Notre poéſie n'a aucune des libertés de la vôtre : & c'eſt peut-être une des raiſons pour leſquelles les Italiens nous ont précédé de plus de trois ſiècles dans cet art ſi aimable & ſi difficile.

Je voudrais, Monſieur, pouvoir vous ſuivre dans vos autres connaiſſances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former ſur votre goût dans la ſcience de l'hiſtoire, non pas dans cette ſcience vague & ſtérile des faits & des dates, qui ſe borne à ſavoir en quel tems mourut un homme inutile ou funeſte au monde ; ſcience uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire ſans éclairer l'eſprit. Je veux parler de cette hiſtoire de l'eſprit humain,

qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace de faute en faute, & de préjugé en préjugé, les effets des passions des hommes; qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un savoir mal entendu, ont causé de maux, & qui suit sur-tout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances, & ce bouleversement de tant d'empires.

C'est par là que l'histoire m'est précieuse, & elle me le devient davantage, par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaisirs & de nouvelles lumières aux hommes. La postérité apprendra avec émulation, que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, & que Vérone vous a élevé une statue, avec cette inscription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI, VIVANT; inscription aussi belle, en son génie, que celle qu'on lit à Montpellier: À LOUIS XIV, APRÈS SA MORT.

Daignez ajouter, Monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger, que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il était né à Vérone.



LETTRE
DE M. DE LA LINDELLE, A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOUS avez eu la politesse de dédier votre tragédie de *Mérope* à Mr. *Maffei*, & vous avez rendu un service aux gens de lettres d'Italie & de France, en remarquant avec la grande connaissance que vous avez du théâtre, la différence qui se trouve établie entre les bienséances de la scène Française, & celles de la scène Italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, & les ménagamens que vous avez eu pour Mr. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi qui n'ai en vue que la vérité & le progrés des arts, je ne craindrai point de dire ce que pense le public éclairé, & ce que vous ne pouvez vous empêcher de penser vous-même.

L'abbé *des Fontaines* avait déjà relevé quelques fautes palpables de la *Mérope* de Mr. *Maffei*; mais à son ordinaire, avec plus de grossièreté que de justesse, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaises. Ce satyrique décrié n'avait ni assez de connaissance de la langue italienne, ni assez de goût pour porter un jugement sain & exempt d'erreur,

Voici

Voici ce que pensent les littérateurs les plus judicieux que j'ai consultés en France, & de là les monts. La *Mérope* leur paraît, sans contredit, le sujet le plus touchant & le plus vraiment tragique, qui ait jamais été au théâtre ; il est fort au-dessus de celui d'*Athalie*, en ce que la reine *Athalie* ne veut pas assassiner le petit *Joas*, & qu'elle est trompée par le grand-prêtre qui veut venger sur elle des crimes passés ; au lieu que dans la *Mérope*, c'est une mère qui, en vengeant son fils, est sur le point d'assassiner ce fils même, son amour & son espérance. L'intérêt de *Mérope* est tout autrement touchant que celui de la tragédie d'*Athalie* ; mais il paraît que Mr. *Maffei* s'est contenté de ce que présente naturellement son sujet, & qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1. Les scènes souvent ne sont point liées, & le théâtre se trouve vide ; défaut qui ne se pardonne pas aujourd'hui aux moindres poëtes.

2. Les acteurs arrivent & partent souvent sans raison ; défaut non moins essentiel.

3. Nulle vraisemblance, nulle dignité, nulle bienséance, nul art dans le dialogue, & cela dès la première scène, où l'on voit un tyran raisonner paisiblement avec *Mérope*, dont il a égorgé le mari & les enfans, & lui parler d'amour ; cela serait sifflé à Paris par les moindres connaisseurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour si ridiculement à cette vieille reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre : mais on ne sait point, dans le cours de la

pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend que c'eſt un voleur qui voulait lui prendre ſes habits. Quelle petiteſſe ! quelle baſſeſſe ! quelle ſtérilité ! Cela ne ferait pas ſupportable dans une farce de la foire.

5. Le *barigel*, ou le capitaine des gardes, ou le grand prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau; ce qui fait une ſcène du plus bas comique, laquelle eſt écrite d'une manière digne de la ſcène.

6. La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué, eſt ſon fils. Il eſt pardonnable à une mère de tout craindre; mais il fallait à une reine mère d'autres indices un peu plus nobles.

7 Au milieu de ces craintes, le tyran *Poliſonte* raiſonne de ſon prétendu amour avec la ſuivante de *Mérope*. Ces ſcènes froides & indécentes, qui ne ſont imaginées que pour remplir un acte, ne feraient pas ſouffertes ſur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monſieur, de remarquer modeſtement une de ces ſcènes, dans laquelle la ſuivante de *Mérope* prie le tyran de ne pas preſſer les noces; parce que, dit-elle, ſa maîtreſſe a *un aſſaut de fièvre*: & moi, Monſieur, je vous dis hardiment au nom de tous les connaiſſeurs, qu'un tel dialogue & une telle réponſe ne ſont dignes que du théâtre d'*Arlequin*.

8. J'ajouterai encore, que quand la reine, croyant ſon fils mort, dit qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, & le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale* plus encore qu'en mère affligée, & qu'il faut de la décence par-tout.

9. *Egiſte*, qui a été annoncé comme un voleur,

& qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, est encore pris pour un voleur une seconde fois; il est mené devant la reine malgré le roi, qui pourtant prend sa défense. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, & avant de le tuer elle l'interroge. *Egiste* lui dit, que son père est un vieillard, & à ce mot de vieillard, la reine s'attendrit. Voilà-t-il pas une bonne raison de changer d'avis, & de soupçonner qu'*Egiste* pourrait bien être son fils? Voilà-t-il pas un indice bien marqué? Est-il donc si étrange qu'un jeune homme ait un père âgé? *Maffei* a substitué cette faute, & ce manque d'art & de génie, à une autre faute plus grossière qu'il avait faite dans la première édition. *Egiste* disait à la reine : *Ah! Polidore, mon père.* Et ce *Polidore* était en effet l'homme à qui *Mérope* avait confié *Egiste*. Au nom de *Polidore*, la reine ne devait plus douter qu'*Egiste* ne fût son fils; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a substitué un défaut encore plus grand.

10. Quand la reine est ridiculement & sans raison en suspens sur ce mot de *vieillard*, arrive le tyran, qui prend *Egiste* sous sa protection. Le jeune homme qu'on devait représenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, & le remercie avec un avilissement & une bassesse, qui fait mal au cœur, & qui dégrade entièrement *Egiste*.

11. Ensuite *Mérope* & le tyran passent leur tems ensemble. *Mérope* évapore sa colère en injures, qui ne finissent point. Rien n'est plus froid que ces scènes de déclamations qui man-

quent de nœud, d'embarras, de passion contrastée. Ce sont des scènes d'écolier. Toute scène qui n'est pas une espèce d'action, est inutile.

12. Il y a si peu d'art dans cette pièce, que l'auteur est toujours forcé d'employer des confidentes & des confidens pour remplir son théâtre. Le quatrième acte commence encor par une scène froide & inutile entre le tyran & la suivante : ensuite cette suivante rencontre le jeune *Egiste*, je ne sais comment, & lui persuade de se reposer dans le vestibule, afin que, quand il sera endormi, la reine puisse le tuer tout à son aise. En effet, il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue ! & la reine vient pour la seconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette situation répétée deux fois est le comble de la stérilité, comme le sommeil du jeune homme est le comble du ridicule. M. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie & de variété dans cette situation répétée ; parce que la première fois la reine arrive avec un dard, & la seconde fois avec une hache : quel effort de génie !

13. Enfin le vieillard *Polidore* arrive tout à propos, & empêche la reine de faire le coup : on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéressans entre la mère & le fils, entre eux deux & le tyran. Rien de tout cela ; *Egiste* s'enfuit, & ne voit point sa mère ; il n'a aucune scène avec elle ; ce qui est encore un défaut de génie insupportable. *Mérope* demande au vieillard, quelle récompense il veut ; & ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi passe son

tems une reine qui devrait courir après ſon fils. Tout cela eſt bas, déplacé & ridicule au dernier point.

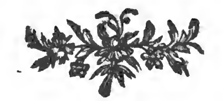
14. Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouſer ; & pour y parvenir, il fait dire à *Mérope*, qu'il va faire égorger tous les domeſtiques & les courtiſans de cette princeſſe, ſi elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée ! quel extravagant que ce tyran ! M. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour ſauver l'honneur de la reine, qui a la lâcheté d'épouſer le meurtrier de ſa famille ?

15. Autre puérilité de collége. Le tyran dit à ſon confident : *Je ſais l'art de régner ; je ferai mourir les audacieux ; je lâcherai la bride à tous les vices ; j'inviterai mes ſujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables ; j'expoſerai les gens de bien à la fureur des ſcélérats*, &c. Quel homme a jamais penſé & prononcé de telles ſottiſes ? Cette déclamation de régent de ſixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui fait gouverner ?

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans *Athalie* fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encor *Mathan* parle-t-il raiſonnablement; mais ici c'eſt le comble de la folie de prétendre que de mettre tout en combuſtion ſoit l'art de régner : c'eſt l'art d'être détrôné ; & on ne peut ſans rire lire de pareilles abſurdités. M. *Maffei* eſt un étrange politique.

En un mot, Monſieur, l'ouvrage de *Maffei* eſt un très-beau ſujet, & une très-mauvaiſe pièce. Tout le monde convient à Paris, que la repré-

ſentation n'en ferait pas achevée : & tous les gens ſenſés d'Italie en font très-peu de cas. C'eſt très-vainement, que l'auteur dans ſes voyages n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire ſa tragédie : il lui était bien plus aiſé de payer un traducteur que de rendre ſa pièce bonne.





REPONSE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. DE LA LINDELLE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monſieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paraiſſez bien redoutable; & ſi vous traitez ainſi M. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous! J'avoue que vous avez trop raiſon ſur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramaſſer beaucoup de ronces & d'épines; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaiſir de cueillir les fleurs? Il y en a ſans doute dans la pièce de M. *Maffei*, & que j'oſe croire immortelles. Telles ſont les ſcènes de la mère & du fils, & le récit de la fin. Il me ſemble que ces morceaux ſont bien touchans & bien pathétiques. Vous prétendez que c'eſt le ſujet ſeul qui en fait la beauté; mais, Monſieur, n'était-ce pas le même ſujet dans les autres auteurs, qui ont traité la *Mérope*? Pourquoi avec les mêmes ſecours n'ont-ils pas eu le même ſuccès? Cette ſeule raiſon ne prouve-t-elle pas que M. *Maffei* doit autant à ſon génie qu'à ſon ſujet?

Je ne vous le diſſimulerai pas, Je trouve que M.

Maffei a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penser à *Mérope* que son fils est l'assassin de son fils même. Je n'ai pu me servir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'*anneau royal* dont *Boileau* se moque dans ses satyres, cela semblerait trop petit sur notre théâtre. Il faut se plier aux usages de son siècle & de sa nation : mais par cette raison-là même il ne faut pas condamner légèrement les nations étrangères.

Ni M. *Maffei* ni moi n'exposons des motifs bien nécessaires pour que le tyran *Polifonte* veuille absolument épouser *Mérope*. C'est peut-être là un défaut du sujet; mais je vous avoue que je crois qu'un tel défaut est fort léger, quand l'intérêt qu'il produit est considérable. Le grand point est d'émouvoir & de faire verser des larmes. On a pleuré à Véronne & à Paris : voilà une grande réponse aux critiques. On ne peut être parfait; mais qu'il est beau de toucher avec ses imperfections ! Il est vrai qu'on pardonne beaucoup de choses en Italie, qu'on ne passerait pas en France; premièrement parce que les goûts, les bienséances, les théâtres n'y sont pas les mêmes; secondement, parce que les Italiens n'ayant point de ville où l'on représente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être aussi exercés que nous en ce genre. Le beau monstre de l'opéra étouffe chez eux *Melpomène ;* & il y a tant de *Castrati*, qu'il n'y a plus de place pour les *Esopus* & les *Roscius*. Mais si jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus

loin que nous. Leurs théâtres ſont mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aiſés à faire, leur nation plus ſenſible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance & la paix, &c.



ACTEURS.

MÉROPE, veuve de Cresfonte, Roi de Messine.

ÉGISTE, fils de Mérope.

POLIFONTE, tyran de Messène.

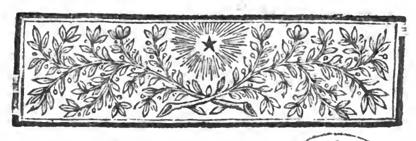
NARBAS, vieillard.

EURICLÈS, favori de Mérope.

ÉROX, favori de Polifonte.

ISMÉNIE, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.



MÉROPE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

GRANDE reine, écartez ces horribles images;
Goûtez des jours ſereins nés du ſein des orages.
Les Dieux nous ont donné la victoire & la paix:
Ainſi que leur courroux, reſſentez leurs bienfaits.
Meſſène, après quinze ans de guerres inteſtines,
Léve un front moins timide, & ſort de ſes ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Diviſés d'intérêts, & pour le crime unis,
Par les ſaccagemens, le ſang & le ravage,

Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos
yeux,
Les organes des loix, les ministres des Dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne.
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits;
Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos rois;
Vous, que tant de constance & quinze ans de
misére,
Font encor plus auguste, & nous rendent plus
chère;
Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis....

MÉROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon
fils?

ISMÉNIE.

Vous pouvez l'espérer; déjà, d'un pas rapide,
Vos esclaves en foule ont couru dans l'Élide.
La paix a de l'Élide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MÉROPE.

Me rendrez-vous mon fils, Dieux témoins de
mes larmes?
Egiste est-il vivant? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé?
Écartez loin de lui la main de l'homicide.
C'est votre fils, hélas! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois, & du plus grand des Dieux,
L'image de l'époux, dont j'adore la cendre?

ISMÉNIE.

Mais quoi ! cet intérêt, & si juste, & si tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

MÉROPE.

Je suis mère : & tu peux encor t'en étonner ?

ISMÉNIE.

Du sang dont vous sortez, l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrète ;
Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète :
Un si juste intérêt s'accrut avec le tems.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la solitude, où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
Égiste, écrivait-il, mérite un meilleur sort ;
Il est digne de vous, & des Dieux dont il sort :
En bute à tous les maux, sa vertu les surmonte ;
Espérez tout de lui : mais craignez Polifonte.

ISMÉNIE.

De Polifonte au moins prévenez les desseins ;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MÉROPE.

L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre !
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang !
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire ?
Je dus y renoncer, alors que dans ces lieux

Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.
Ô perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
Ô mort, toujours présente à ma douleur profonde !
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : Sauvez le roi, son épouse & ses fils.
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyans le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, & souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresfonte en expirant me serra dans ses bras ;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres & premiers fruits d'une union si chère,
Sanglans & renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas ! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Égiste échappa seul : un Dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance :
Qu'il vienne ; que Narbas le ramène à mes yeux,
Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux !
J'ai supporté quinze ans mes fers & son absence ;
Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

SCÈNE II.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURICLÈS.

MÉROPE.

Eh bien ! Narbas ? mon fils ?

EURICLÈS.

Vous me voyez confus;
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, Madame, aux rives du Penée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée;
Narbas est inconnu; le sort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la tracè de ses pas.

MÉROPE.

Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans doute.

ISMÉNIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute:
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURICLÈS.

Peut-être sa tendresse, éclairée & discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite:
Il veille sur Égiste; il craint ces assassins,
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu j'assure son passage;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés,
Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

MÉROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURICLÈS.

Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance ?
On va donner son trône ; en vain ma foible voix,
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injustice triomphe, & ce peuple, à sa honte ;
Au mépris de nos loix, penche vers Polifonte.

MÉROPE.

Et le sort jusque-là pourrait nous avilir ?
Mon fils dans ses états reviendrait pour servir !
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres ?
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres ?
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux ;
Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ses bienfaits & sa gloire ?

EURICLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire.
On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint ;
Mais la force l'emporte, & Polifonte est craint.

MÉROPE.

Ainsi donc par mon peuple en tout tems accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée,
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort !
Allons, & rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides :
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, & de leur maître annoncez le retour.

EURICLÈS.

Je n'ai que trop parlé ; Polifonte en alarmes,
Craint déjà votre fils, & redoute vos larmes.
La fiére ambition, dont il eſt dévoré,
Eſt inquiéte, ardente, & n'a rien de ſacré.
S'il chaſſa les brigands de Pilos & d'Amphriſe;
S'il a ſauvé Meſſène, il croit l'avoir conquiſe.
Il agit pour lui ſeul, il veut tout aſſervir:
Il touche à la couronne ; & pour mieux la ravir,
Il n'eſt point de rempart que ſa main ne renverſe,
De loix qu'il ne corrompe, & de ſang qu'il ne verſe :
Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne ſont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE.

Quoi ! par-tout ſous mes pas le ſort creuſe un abîme !
Je vois autour de moi le danger & le crime !
Polifonte, un ſujet de qui les attentats ...

EURICLÈS.

Diſſimulez, Madame, il porte ici ſes pas.

SCÈNE III.

MÉROPE, POLIFONTE, ÉROX,

POLIFONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur ſe déploie
Ce bras qui vous ſervit m'ouvre au trône une voie ;

Et les chefs de l'état, tout prêts de prononcer
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de
haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tous nous lie :
Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre
époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais, je sais, que, blanchi sous les
armes,
Ce front triste & sévère a pour vous peu de char-
mes ;
Je sais que vos appas, encor dans leur printems,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans :
Mais la raison d'état connaît peu ces caprices :
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre & vous, pour prix de mes
exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire ;
Vous êtes de nos rois & la fille & la mère ;
Mais l'état veut un maître, & vous devez songer
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MÉROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire, & de vous épouser ?

Moi, j'irais de mon fils, du ſeul bien qui me reſte,
Déchirer avec vous l'héritage funeſte ?
Je mettrais en vos mains ſa mère & ſon état,
Et le bandeau des rois ſur le front d'un ſoldat ?

POLIFONTE.

Un ſoldat tel que moi peut juſtement prétendre
A gouverner l'état, quand il l'a ſu défendre.
Le premier qui fut roi fut un ſoldat heureux.
Qui ſert bien ſon pays n'a pas beſoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie :
Ce ſang s'eſt épuiſé, verſé pour la patrie :
Ce ſang coula pour vous : & malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus.
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE.

Un parti ! vous, barbare, au mépris de nos loix !
Eſt-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Eſt-ce là cette foi, ſi pure & ſi ſacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ſes mânes trahis,
A ſa veuve éperdue, à ſon malheureux fils,
A ces Dieux dont il ſort, & dont il tient l'Empire ?

POLIFONTE.

Il eſt encor douteux ſi votre fils reſpire.
Mais quand du ſein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander ſon trône à la face des Dieux,
Ne vous y trompez pas ; Meſſène veut un maître
Éprouvé par le tems, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende : & j'oſe me flatter

Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Égiste jeune encor, & sans expérience,
Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage,
Transmis par la nature, ainsi qu'un héritage;
C'est le fruit des travaux & du sang répandu;
C'est le prix du courage: & je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pilos & d'Amphrise:
Revoyez votre époux, & vos fils malheureux,
Presque en votre présence assassinés par eux:
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie:
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés:
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, & mon rang & mon titre.
La valeur fit ces droits: le ciel en est l'arbître.
Que votre fils revienne; il apprendra sous moi,
Les leçons de la gloire, & l'art de vivre en roi;
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
La sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, & plus noble, & plus grand:
Je songe à ressembler au Dieu dont il descend;
En un mot, c'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils & d'exemple & de père.

MÉROPE.

N'affectez point ici des soins si généreux,

Et ceffez d'infulter à mon fils malheureux.
Si vous ofez marcher fur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce Dieu, dont vous feriez l'injufte fucceffeur,
Vengeur de tant d'états, n'en fut point raviffeur.
Imitez fa juftice, ainfi que fa vaillance :
Défendez votre roi, fecourez l'innocence :
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez fa mère à force de vertu :
Dans nos murs relevés rappelez votre maître.
Alors jufques à vous je defcendrais peut-être.
Je pourrais m'abaiffer ; mais je ne peux jamais
Devenir la complice & le prix des forfaits.

SCÈNE IV.

POLIFONTE, ÉROX.

ÉROX.

SEIGNEUR, attendez-vous que fon ame fléchiffe?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de fon caprice?
Vous avez fu du trône applanir le chemin;
Et pour vous y placer vous attendez fa main?

POLIFONTE.

Entre ce trône & moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou la franchiffe.
Mérope attend Égifte : & le peuple aujourd'hui,
Si fon fils reparaît, peut fe tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai fon père & fes deux frères,

De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières :
En vain, dans ce palais, où la sédition
Remplissait tout d'horreur & de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & sombre
Couvrît mes attentats du secret de son ombre:
En vain, du sang des rois, dont je suis l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur.
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang & de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, & cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos Dieux;
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Égiste est l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses courriers ; ma juste prévoyance
De Mérope & de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le sort, il peut se démentir;
De la nuit du silence un secret peut sortir ;
Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

ÉROX.

Ah ! livrez-vous fans crainte à vos heureux deftins.
La prudence eft le Dieu qui veille à vos deffeins.
Vos ordres font fuivis ; déjà vos fatellites
D'Élide & de Meffène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, fi jamais à leurs yeux
Narbas ramène Égifte, ils périffent tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

ÉROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connaît ce fang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur eft dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre, comme un efclave, & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des loix il faut facrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encore ce crime ! il m'eft trop néceffaire.
Mais en perdant le fils, j'ai befoin de la mère ;
J'ai befoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'ufurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs; à peine ils font à moi :
Échauffés par l'efpoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.

Toi, dont le ſort dépend de ma grandeur ſuprême,
Appui de mes projets, par tes ſoins dirigés,
Érox, va réunir les eſprits partagés;
Que l'avare en ſecret te vende ſon ſuffrage;
Aſſure au courtiſan ma faveur en partage;
Du lâche qui balance échauffe les eſprits:
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a ſu conduire;
C'eſt encor peu de vaincre, il faut ſavoir ſéduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pouſſer l'art enfin juſqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉROPE, EURICLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

Quoi! l'univers ſe tait ſur le deſtin d'Égiſte!
Je n'entends que trop bien ce ſilence ſi triſte.
Aux frontières d'Élide enfin n'a-t-on rien ſu?

EURICLÈS.

On n'a rien découvert, & tout ce qu'on a vu,
C'eſt un jeune étranger, de qui la main ſanglante
D'un meurtre encor récent paraiſſait dégoûtante;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE.

Un meurtre! un inconnu! qu'a-t-il fait Euriclès?
Quel ſang a-t-il verſé? Vous me glacez de crainte.

EURICLÈS.

Triſte effet de l'amour dont votre ame eſt atteinte!
Le moindre événement vous porte un coup mortel;
Tout ſert à déchirer ce cœur trop maternel:
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos eſprits doivent être agités.

De crimes, de brigands ces bords sont infectés;
C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force; & nos champs, & nos villes,
Redemandent aux Dieux, trop long-tems négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Écartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE.

Quel est cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURICLÈS.

C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE.

N'importe; quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence.
Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse:
Mon cœur a tout à craindre, & rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURICLÈS.

(*à Ismênie.*)

Vous serez obéie. Allez, & qu'on l'amène.
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE.

Je sens que je vais prendre un inutile soin,

Mon déſeſpoir m'aveugle, il m'emporte trop loin :
Vous ſavez s'il eſt juſte. On comble ma miſère ;
On détrône le fils ; on outrage la mère.
Polifonte, abuſant de mon triſte deſtin,
Oſe enfin s'oublier juſqu'à m'offrir ſa main.

EURICLÈS.

Vos malheurs ſont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je ſais que cet hymen offenſe votre gloire :
Mais je vois qu'on l'exige : & le ſort irrité
Vous fait de cet opprobre une néceſſité.
C'eſt un cruel parti ; mais c'eſt le ſeul, peut-être,
Qui pourrait conſerver le trône à ſon vrai maître.
Tel eſt le ſentiment des chefs & des ſoldats ;
Et l'on croit...

MÉROPE.

Non, mon fils ne le ſouffrirait pas.
L'exil, où ſon enfance à languir condamnée,
Lui ſerait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURICLÈS.

Il le condamnerait, ſi, paiſible en ſon rang,
Il n'en croyait ici que les droits de ſon ſang ;
Mais ſi par les malheurs ſon ame était inſtruite,
Sur ſes vrais intérêts s'il réglait ſa conduite,
De ſes triſtes amis s'il conſultait la voix,
Et la néceſſité ſouveraine des loix,
Il verrait que jamais ſa malheureuſe mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ?

EURICLÈS.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zéle & vos calamités.

MÉROPE.

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polifonte !
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURICLÈS.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste ;
Il est sans héritier, & vous aimez Égiste.

MÉROPE.

Ah ! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polifonte encore plus odieux.
Que parlez-vous toujours, & d'hymen, & d'empire ?
Parlez-moi de mon fils ; dites-moi s'il respire.
Cruel ! apprenez-moi...

EURICLÈS.

Voici cet étranger,
Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

SCÈNE II.

MÉROPE, EURICLÈS, ÉGISTE *enchaîné*, ISMÉNIE, Gardes.

ÉGISTE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste & malheureuse,
Celle de qui la gloire, & l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMÉNIE.

Raſſurez-vous, c'eſt elle. (*Elle ſort.*)

ÉGISTE.

O Dieu de l'univers !

Dieu, qui formas ſes traits, veille ſur ton image.
La vertu ſur le trône eſt ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'eſt-là ce meurtrier ! Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors ſi doux ait un cœur ſi cruel ?
Approche, malheureux, & diſſipe tes craintes.
Réponds-moi : de quel ſang tes mains ſont-elles teintes ?

ÉGISTE.

O Reine ! pardonnez. Le trouble, le reſpect,
Glacent ma triſte voix tremblante à votre aſpect.
(*à Euriclès.*)
Mon ame, en ſa préſence, étonnée, attendrie.

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

ÉGISTE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du ſort,
Et ſes propres fureurs, ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme ! mon ſang s'eſt glacé dans mes veines.
Ah !... T'était-il connu ?

ÉGISTE.

Non : les champs de Meſſènes
Ses murs, leurs citoyens, tout eſt nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'eſt armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juſte défenſe ?

ÉGISTE.

J'en atteste le ciel, il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce Dieu vengeur des crimes;
Je ne pouvais offrir, ni présens, ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur & soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le Dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un & l'autre à ces mots ont levé le poignard;
Le ciel m'a secouru dans ce triste hazard.
Cette main du plus jeune a puni la furie;
Percé de coups, Madame, il est tombé sans vie:
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avoûrai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté:
Je fuyais, vos soldats m'ont bientôt arrêté;
Ils ont nommé Mérope, & j'ai rendu les armes.

EURICLÈS.

Eh Madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? Hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresfonte, ô ciel!... j'ai cru... Que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hazard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image, & des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse !

EURICLÈS.

Rejetez donc, Madame, un soupçon qui l'accuse ;
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les Dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTE.

En Élide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ! en Élide ! ah ! peut-être...
L'Élide... répondez... Narbas vous est connu ?
Le nom d'Égiste au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

ÉGISTE.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Policlète est son nom ; mais Égiste, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE.

O Dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle.
J'avais de quelque espoir une faible étincelle ;

J'entrevoyais le jour, & mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Grèce ?

ÉGISTE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Policlète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris:
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits, mon père vertueux
Fait le bien, suit les loix, & ne craint que les Dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit, est plein de nouveaux charmes:
Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes ?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTE.

Un vain desir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Sur-tout de ses vertus dignes d'un autre prix;
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, & vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage:
A mes parens, flétris sous les rides de l'âge,

J'ai de mes jeunes ans dérobé les fecours ;
C'eft ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, & m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'eft point, j'en crois fon ingénuité :
Le menfonge n'a point cette fimplicité.
Tendons à fa jeuneffe une main bienfaifante ;
C'eft un infortuné que le ciel me préfente.
Il fuffit qu'il foit homme, & qu'il foit malheureux.
Mon fils peut éprouver un fort plus rigoureux.
Il me rappelle Égifte ; Égifte eft de fon âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il fouffre le mépris qui fuit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Pour le fang de nos Dieux quel horrible partage !
Si du moins ..

SCÈNE III.

MÉROPE, ÉGISTE, EURICLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

AH ! Madame, entendez-vous ces cris ?
Savez-vous bien...

MÉROPE.

Quel trouble alarme tes efprits ?

ISMÉNIE.

Polifonte l'emporte, & nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.

ÉGISTE.

J'avois eru que les Dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux ! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre !
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(*On emmène Égiste.*)

EURICLÈS *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit :
Vous avez trop bravé son offre & son crédit.

MÉROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous sommes,
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes ;
J'en attendais justice ; ils la refusent tous.

EURICLÈS.

Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui dans un tel orage
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, & d'un peuple d'ingrats.

SCÈNE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

L'ÉTAT n'eſt point ingrat ; non, Madame, on vous aime ;
On vous conſerve encor l'honneur du diadême :
On veut que Poliſonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MÉROPE.

On oſe me donner au tyran qui me brave ;
On a trahi le fils, on fait la mère eſclave.

ISMÉNIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux ;
Suivez ſa voix, Madame, elle eſt la voix des dieux.

MÉROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie,
Rachète un vain honneur à force d'infamie !

SCÈNE V.

MÉROPE, EURICLÈS, ISMÉNIE.

EURICLÈS.

MADAME, je reviens en tremblant devant vous ;
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MÉROPE.

Je n'en ai plus ; les maux ont lassé mon courage ;
Mais, n'importe ; parlez.

EURICLÈS.

C'en est fait ; & le sort...
Je ne puis achever.

MÉROPE.

Quoi ! mon fils !

EURICLÈS.

Il est mort :
Il est trop vrai ; déjà cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, & glace tout leur zèle.

MÉROPE.

Mon fils est mort !

ISMÉNIE.

O Dieux !

EURICLÈS.

D'indignes assassins,
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.

MÉROPE.

Quoi ! ce jour que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'est plus ! Quelles mains ont déchiré son flanc ?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang ?

EURICLÈS.

Hélas ! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissant dans votre sein,
Lui que vous protégiez !

MÉROPE.

Ce monstre est l'assassin !

EURICLÈS.

Oui, Madame : on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ſes compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui ſur Égiſte a mis ſes mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
(*On apporte cette armure dans le fond du théâtre.*)
L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

MÉROPE.

Ah ! que me dites-vous ? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresfonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
Quoi ! ce monſtre avait pris cette armure ſacrée ?

EURICLÈS.

Celle qu'Égiſte même apportait en ces lieux.

MÉROPE.

Et teinte de ſon ſang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide....

EURICLÈS.

C'était Narbas, c'était ſon déplorable guide ;
Polifonte l'avoue.

MÉROPE.

Affreuſe vérité !
Hélas ! de l'aſſaſſin les bras enſanglanté,
Pour dérober aux yeux ſon crime & ſon parjure ;

Donne à mon fils ſanglant les flots pour ſépulture.
Je vois tout. O mon fils, quel horrible deſtin?

EURICLÈS.

Voulez-vous tout ſavoir de ce lâche aſſaſſin?

SCÈNE VI.

MÉROPE, EURICLÈS, ISMÉNIE, ÉROX, Gardes de Poliſonte.

ÉROX.

MADAME, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre ſon ſecours.
Il a ſu que d'Égiſte on a tranché les jours;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE.

Il y prend part, Érox, & je le crois ſans peine;
Il en jouit du moins, & les deſtins l'ont mis
Au trône de Creſfonte, au trône de mon fils.

ÉROX.

Il vous offre ce trône; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant héritage,
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous;
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable;
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable,

C'eſt le devoir des rois, le glaive de Thémis,
Ce grand ſoutien du trône, à lui ſeul eſt commis:
A vous, comme à ſon peuple, il veut rendre juſtice.
Le ſang des aſſaſſins eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre hymen enſanglanter l'autel.

MÉROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Poliſonte eſt roi, je veux que ſa puiſſance
Laiſſe à mon déſeſpoir le ſoin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il poſſède & mes biens & mon rang;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon ſang.
Ma main eſt à ce prix; allez, qu'il s'y prépare:
Je la retirerai du ſein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets ſon cœur ſera ſenſible.

SCÈNE VII.

MÉROPE, EURICLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE.

NON, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au ſein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'inſtant m'arrachera la vie.

EURICLÈS.

Madame, au nom des Dieux...

MÉROPE.

Ils m'ont trop pourſuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un ſceptre étranger au ſceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi vivre, moi lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux, dévorant ma triſteſſe,
Attendre dans les pleurs une affreuſe vieilleſſe!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NARBAS *seul.*

O DOULEUR ! ô regrets ! ô vieillesse pesante !
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de son obscurité.
Je l'ai perdu ; la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi ?
Je reviens sans Égiste ; & Polifonte est roi !
Cet heureux artisan de fraudes & de crimes,
Cet assassin farouche, entouré de victimes,
Qui nous persécutant de climats en climats,
Sema par-tout la mort, attachée à nos pas ;
Il règne, il affermit le trône qu'il profane !
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne.
Dieux ! cachez mon retour à ses yeux pénétrans.
Dieux ! dérobez Égiste au fer de ses tyrans.
Guidez-moi vers sa mère, & qu'à ses pieds je
meure.
Je vois, je reconnais cette triste demeure,
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
Hélas ! après quinze ans d'exil & de misère,

Je viens coûter encor des larmes à sa mère.
A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami dont la main me conduise à ses yeux;
Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue :
J'entends de ces cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
Un Dieu persécuteur habite pour jamais.

SCÈNE II.

NARBAS, ISMÉNIE, *dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresfonte.*

ISMÉNIE.

Quel est cet inconnu, dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, & percer sa retraite ?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous soyez, excusez mon audace :
C'est un infortuné qui demande une grace.
Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMÉNIE.

Ah ! quel tems prenez-vous pour oser la troubler?
Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue ;
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grace à mon âge, à mes pleurs.

Je ne ſuis point, Madame, étranger dans Meſsène,
Croyez, ſi vous ſervez, ſi vous aimez la reine,
Que mon cœur à ſon ſort attaché comme vous,
De ſa longue infortune a ſenti tous les coups.
Quelle eſt donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée ?

ISMÉNIE.

C'eſt la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Creſfonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître ! ô cendres que j'adore !

ISMÉNIE.

L'épouſe de Creſfonte eſt plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé ſes malheurs inouïs ?

ISMÉNIE.

Le coup le plus terrible ; on a tué ſon fils.

NARBAS.

Son fils Égiſte, ô Dieux ! le malheureux Égiſte !

ISMÉNIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un ſort ſi triſte.

NARBAS.

Son fils ne ſerait plus ?

ISMÉNIE.

Un barbare aſſaſſin
Aux portes de Meſsène a déchiré ſon ſein.

NARBAS.

O deſeſpoir ! ô mort, que ma crainte a prédite !
Il eſt aſſaſſiné ? Mérope en eſt inſtruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

ISMÉNIE.

Des fignes trop certains
Ont éclairé nos yeux fur fes affreux deftins.
C'eft vous en dire affez ; fa perte eft affurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de foins !

ISMÉNIE.

Au défefpoir livrée,
Mérope va mourir ; fon courage eft vaincu :
Pour fon fils feulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient fa vie eft dégagée :
Mais avant de mourir elle fera vengée ;
Le fang de l'affaffin par fa main doit couler ;
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis cherche à flatter fa peine ;
Un des fiens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'inftant ce lâche meurtrier,
Qu'au fang d'un fils fi cher on va facrifier.
Mérope cependant, dans fa douleur profonde,
Veut de ce lieu funefte écarter tout le monde.

NARBAS *s'en allant.*

Hélas ! s'il eft ainfi, pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE III.

ISMÉNIE *feule.*

Ce vieillard eft fans doute un citoyen fidèle,
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle :

Il pleure : & tout le reste , esclave des tyrans ,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montrait pour Égiste un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui.... Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MÉROPE, ISMÉNIE, EURICLÈS, ÉGISTE *enchaîné*, Gardes, Sacrificateurs.

MÉROPE *auprès du tombeau.*

QU'ON amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui soient égaux au crime;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTE.

On m'a vendu bien cher un instant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux, à l'innocent propices.

EURICLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.

MÉROPE *avançant.*

Oui, sans doute, il le faut. Monstre ! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait ?

ÉGISTE.

Les Dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.

J'avais dit à vos pieds la simple vérité ;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice ;
Qui peut avoir si-tôt lassé votre justice ?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur ?

MÉROPE.

Quel intérêt ? barbare !

ÉGISTE.

Hélas ! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri ! J'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MÉROPE.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
Il m'arrache la vie, & semble encor me plaindre.

(Elle se rejette dans les bras d'Isménie.)

EURICLÈS.

Madame, vengez-vous, & vengez à la fois
Les loix, & la nature, & le sang de nos rois.

ÉGISTE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice ?
On m'accueille, on me flatte, on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets ?
Mère trop malheureuse, & dont la voix si chère
M'avait prédit....

MÉROPE.

Barbare ! il te reste une mère,
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

ÉGISTE.

Si tel eſt mon malheur,
S'il était votre fils, je ſuis trop condamnable.
Mon cœur eſt innocent, mais ma main eſt coupable.
Que je ſuis malheureux! Le ciel ſait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie, & pour vous, & pour lui.

MÉROPE.

Quoi, traître! quand ta main lui ravit cette armure....

ÉGISTE.

Elle eſt à moi.

MÉROPE.

Comment? que dis-tu?

ÉGISTE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MÉROPE.

Qui? ton père? en Élide? En quel trouble il me jette!
Son nom? parle: réponds.

ÉGISTE.

Son nom eſt Policlète;
Je vous l'ai déjà dit.

MÉROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié ſuſpendait ma fureur?
C'en eſt trop, ſecondez la rage qui me guide.
Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.

(*Levant le poignard.*)

Mânes de mon cher fils, mes bras enſanglantés.à

NARBAS *paraissant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô Dieux !

MÉROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez.

Hélas ! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

MÉROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

ÉGISTE *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

MÉROPE.

Son père !

ÉGISTE *à Narbas.*

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! Madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euriclès, écoutez, écartez la victime ;
Que je vous parle.

EURICLÈS *emmène Égiste, & ferme le fond du théâtre.*

O ciel !

MÉROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler :
J'allais venger mon fils.

NARBAS *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Égiste....

MÉROPE

MÉROPE *laissant tomber le poignard.*
Eh bien ! Egiste ?

NARBAS.

O reine infortunée !
Celui dont votre main tranchait la destinée,
C'est Égiste....

MÉROPE.

Il vivrait ?

NARBAS.

C'est lui, c'est votre fils.

MÉROPE *tombant dans les bras d'Isménie.*
Je me meurs !

ISMÉNIE.

Dieux puissans !

NARBAS *à Isménie.*

Rappelez ses esprits.
Hélas ! ce juste excès de joie & de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par sa douleur.

MÉROPE *revenant à elle.*

Ah, Narbas ! Est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?
Quoi ! c'est vous ? c'est mon fils ? qu'il vienne ; qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
(*à Isménie.*)
Vous, cachez à jamais ce secret important ;
Le salut de la reine & d'Égiste en dépend.

MÉROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie ?
Cher Égiste ! quel Dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger;
Et si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez;
Le crime est sur le trône, on vous poursuit, tremblez.

SCÈNE V.

MÉROPE, EURICLÈS, NARBAS, ISMÉNIE.

EURICLÈS.

Ah! Madame le roi commande qu'on saisisse...

MÉROPE.

Qui?

EURICLÈS.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MÉROPE *avec transport.*

Eh bien! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MÉROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi? quelle entreprise exécrable & soudaine!
Pourquoi m'ôter Égiste?

EURICLÈS.

Avant de vous venger,
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MÉROPE.
L'interroger ! qui ? lui ? fait-il quelle eſt ſa mère ?
EURICLÈS.
Nul ne ſoupçonne encor ce terrible myſtère.
MÉROPE.
Courons à Poliſonte, implorons ſon appui.
NARBAS.
N'implorez que les Dieux, & ne craignez que lui.
EURICLÈS.
Si les droits de ce fils ſont au roi quelque ombrage,
De ſon ſalut au moins votre hymen eſt le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le ſien.
Et dût ſa politique en être encor jalouſe,
Il faut qu'il ſerve Égiſte alors qu'il vous épouſe.
NARBAS.
Il vous épouſe ! lui ? quel coup de foudre ! ô ciel !
MÉROPE.
C'eſt mourir trop long-tems dans ce trouble cruel.
Je vais....
NARBAS.
Vous n'irez pont, ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.
EURICLÈS.
Narbas, elle eſt forcée à lui donner la main.
Il peut venger Creſfonte.
NARBAS.
Il en eſt l'aſſaſſin.
MÉROPE.
Lui ? ce traître !
NARBAS.
Oui, lui-même : oui, ſes mains ſanguinaires
Ont égorgé d'Égiſte & le père, & les frères ;

Je l'ai vu fur mon roi, j'ai vu porter les coups,
Je l'ai vu tout couvert du fang de votre époux.

MÉROPE.

Ah Dieux !

NARBAS.

J'ai vu ce monftre entouré de victimes ;
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguifa fa rage à force de forfaits;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais;
Il y porta la flamme; & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du fang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Affaffin de fon prince, il parut fon vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée :
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languiffans.
Les Dieux ont pris pitié de fes jours innocens :
Je l'ai conduit feize ans de retraite en retraite :
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlète;
Et lorfqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte eft fon maître, & devient votre époux !

MÉROPE.

Ah ! tout mon fang fe glace à ce récit horrible.

EURICLÈS.

On vient : c'eft Polifonte.

MÉROPE.

O Dieux ! eft-il poffible ?

(*à Narbas.*)

Va, dérobe furtout ta vue à fa fureur.

NARBAS.

Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,
Avec son assassin dissimulez, Madame.

EURICLÈS.

Renfermons ce secret dans le fond de notre ame;
Un seul mot peut le perdre.

MÉROPE *à Euriclès.*

Ah ! cours, & que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher, si précieux.

EURICLÈS.

N'en doutez point.

MÉROPE.

Hélas ! j'espère en ta prudence :
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance.

SCÈNE VI.

MÉROPE, POLIFONTE, ÉROX, ISMÉNIE, Suite.

POLIFONTE.

LE trône vous attend, & les autels sont prêts;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande,
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices déjà par mon ordre saisis,
Vont payer de leur sang, le sang de votre fils.
Mais malgré tous mes soins, votre lente vengeance

A bien mal fecondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet affaffin ;
Vous-même, difiez-vous, deviez percer fon fein.

MÉROPE.

Plût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLIFONTE.

C'eft le devoir des rois, c'eft le foin qui m'anime.

MÉROPE.

Vous ?

POLIFONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé ?
Votre amour pour un fils ferait-il altéré ?

MÉROPE.

Puiffent fes ennemis périr dans les fupplices !
Mais fi ce meurtrier, Seigneur, a des complices,
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas....
Ceux dont la race impie a maffacré le père,
Pourfuivront à jamais, & le fils, & la mère.
Si l'on pouvait....

POLIFONTE.

C'eft là ce que je veux favoir ;
Et déjà le coupable eft mis en mon pouvoir.

MÉROPE.

Il eft entre vos mains ?

POLIFONTE.

Oui, Madame, & j'efpère
Percer en lui parlant ce ténébreux myftère.

MÉROPE.

Ah ! barbare !...A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi....Vous savez que vous l'avez promis.
à part.
O mon sang! ô mon fils ! quel sort on vous prépare !
(*à Polifonte.*)
Seigneur, ayez pitié.

POLIFONTE.

Quel transport vous égare ?
Il mourra.

MÉROPE.

Lui ?

POLIFONTE.

Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE.

Ah ! je veux à l'instant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mêlange inouï d'horreur & de tendresse,
Ces transports dont votre ame à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaisir nouveau votre ame semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en soupçonner?
Quel est-il ?

MÉROPE.

Eh ! Seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon déjà vous environne !

POLIFONTE.

Partagez donc ce trône : & sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope & Polifonte.

MÉROPE *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le trône de Cresfonte.
Il y manquait sa femme, & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable.

ISMÉNIE.

Eh, Madame !

MÉROPE.

Ah ! Seigneur,
Pardonnez.... Vous voyez une mère éperdue.
Les Dieux m'ont tout ravi, les Dieux m'ont confondue.
Pardonnez... De mon fils rendez-moi l'assassin.

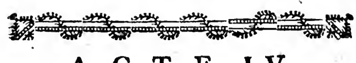
POLIFONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main,
Venez, Madame.

MÉROPE.

O Dieux ! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, & cachez sa faiblesse.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLIFONTE, ÉROX.

POLIFONTE.

A SES emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme,
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux.
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit & le fils & la mère ;
Et par ce nœud sacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine :
Au char de ma fortune il est tems qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler ?
Que pensez-vous de lui ?

ÉROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.

J'en suis frappé, Seigneur, & je n'attendais pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avoûrai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLIFONTE.

Quel est-il, en un mot ?

ÉROX.

Ce que j'ose vous dire,
C'est qu'il n'est point sans doute un de ces assassins
Dispofés en secret pour servir vos desseins.

POLIFONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer, dans son sang dangereux,
De ce secret d'état les vestiges honteux ;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriste.
Me répondrez-vous bien qu'il m'ait défait d'Égiste ?
Croirai-je que toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

ÉROX.

Mérope dans les pleurs mourant désespérée,
Est de votre bonheur une preuve assurée ;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos soins, le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va souvent plus loin que la prudence ;
Mais j'ai trop d'ennemis, & trop d'expérience,
Pour laisser le hazard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.
Le peuple sous mes loix pour jamais engagé,

Croira ſon prince mort, & le croira vengé.
Mais répondez : Quel eſt ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de myſtère ?
Mérope allait verſer le ſang de l'aſſaſſin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu ſa main.
Que voulait-il ?

ÉROX.

Seigneur, chargé de ſa miſère,
De ce jeune étranger ce vieillard eſt le père :
Il venait implorer la grace de ſon fils.

POLIFONTE.

Sa grace ? Devant moi je veux qu'il ſoit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puiſqu'il ſe cache.
Ce ſecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier ſurtout excite mes ſoupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raiſons,
La reine qui tantôt preſſait tant ſon ſupplice,
N'oſe-t-elle achever ce juſte ſacrifice ?
La pitié paraiſſait adoucir ſes fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers ſes douleurs.

ÉROX.

Q'importe ſa pitié, ſa joie & ſa vengeance ?

POLIFONTE.

Tout m'importe : & de tout je ſuis en défiance.
Elle vient ; qu'on m'amène ici cet étranger.



SCÈNE II.

POLIFONTE, ÉROX, ÉGISTE, EURICLÈS, MÉROPE, ISMÉNIE, Gardes.

MÉROPE.

Remplissez vos ſermens, ſongez à me venger;
Qu'à mes mains, à moi ſeule on laiſſe la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous; baignez-vous au ſang du criminel;
Et ſur ſon corps ſanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah Dieux !

ÉGISTE *à Polifonte.*

Tu vends mon ſang à l'hymen de la reine.
Ma vie eſt peu de choſe, & je mourrai ſans peine;
Mais je ſuis malheureux, innocent, étranger.
Si le ciel t'a fait roi, c'eſt pour me protéger.
J'ai tué juſtement un injuſte adverſaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuſe, elle eſt mère.
Je bénirai ſes coups prêts à tomber ſur moi:
Et je n'accuſe ici qu'un tyran tel que toi.

POLIFONTE.

Malheureux, oſes-tu, dans ta rage inſolente ?....

MÉROPE.

Eh ! Seigneur, excuſez ſa jeuneſſe imprudente,

Elevé loin des cours, & nourri dans les bois.
Il ne fait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLIFONTE.

Qu'entends-je ! quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !

MÉROPE.

Qui ? moi, Seigneur ?

POLIFONTE.

Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, Madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE.

Mon fils de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare....

ISMÉNIE.

O Ciel ! que faites-vous ?

POLIFONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
Vous tremblez à sa vue, & vos yeux s'attendrissent ?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MÉROPE.

Je ne les cache point ; ils paraissent assez :
La cause en est trop juste, & vous la connaissez.

POLIFONTE.

Pour en tarir la source il est tems qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE *s'avançant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

ÉGISTE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

POLIFONTE.

Qu'il meure.

MÉROPE.

Il est...

POLIFONTE.

Frappez.

MÉROPE *se jetant entre Égiste & les soldats.*

Barbares ! il est mon fils.

ÉGISTE.

Moi! votre fils ?

MÉROPE *en l'embrassant.*

Tu l'es : & ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTE.

Quel miracle, grands Dieux ! que je ne puis comprendre !

POLIFONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui? vous, qui demandez sa mort?

ÉGISTE.

Ah ! si je meurs son fils, je rends grace à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.

Oui, tu tiens dans tes mains le ſecret de ma vie :
Tu tiens le fils des Dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresfonte, & ton maître, & ton roi.
Tu peux, ſi tu le veux, m'accuſer d'impoſture :
Ce n'eſt pas aux tyrans à ſentir la nature.
Ton cœur nourri de ſang n'en peut être frappé.
Oui, c'eſt mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLIFONTE.

Que prétendez-vous dire, & ſur quelles alarmes?

ÉGISTE.

Va, je me crois ſon fils ; mes preuves ſont ſes larmes,
Mes ſentimens, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était déſarmé.

POLIFONTE.

Ta rage auparavant ſera ſeule punie.
C'eſt trop.

MÉROPE *ſe jetant à ſes genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie ;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux ſont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope eſt à vos pieds ;
Mérope les embraſſe, & craint votre colère.
A cet effort affreux jugez ſi je ſuis mère :
Jugez de mes tourmens ; ma déteſtable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux ce crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ſes jours infortunés,
Le voilà devant vous, & vous l'aſſaſſinez.

Son père eſt mort, hélas! par un crime funeſte;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reſte :
Sauvez le ſang des Dieux, & de vos ſouverains;
Il eſt ſeul, ſans défenſe, il eſt entre vos mains.
Qu'il vive, & c'eſt aſſez. Heureuſe en mes miſères,
Lui ſeul il me rendra mon époux, & ſes frères.
Vous voyez avec moi ſes aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTE.

O reine, levez-vous;
Et daignez me prouver que Creſfonte eſt mon père,
En ceſſant d'avilir & ſa veuve, & ma mère,
Je ſais peu de mes droits quelle eſt la dignité;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaiſſe.
De mon premier état j'ai bravé la baſſeſſe,
Et mes yeux du préſent ne ſont point éblouis.
Je me ſens né des rois, je me ſens votre fils.
Hercule, ainſi que moi, commença ſa carrière;
Il ſentit l'infortune en ouvrant la paupière;
Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir comme moi vaincu l'adverſité.
S'il m'a tranſmis ſon ſang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Ceſſez de le prier, ceſſez de démentir
Le ſang des demi-Dieux dont on me fait ſortir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer ſans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte;
Son courage me plaît; je l'eſtime, & je crois

Qu'il mérite en effet d'être du ſang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.
Je le prends ſous ma garde, il m'eſt déjà remis;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTE.

Vous, m'adopter?

MÉROPE.

Hélas!

POLIFONTE.

Réglez ſa deſtinée.
Vous achetiez ſa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le ſauver?

MÉROPE.

Quoi, barbare!

POLIFONTE.

Madame, il y va de ſa vie.
Votre ame en ſa faveur paraît trop attendrie,
Pour vouloir expoſer à mes juſtes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de ſon ſort il ſoit du moins le maître.
Daignez...

POLIFONTE.

C'eſt votre fils, Madame, ou c'eſt un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui ſervir d'appui,
Ou je dois me venger, & de vous, & de lui.
C'eſt à vous d'ordonner ſa grace ou ſon ſupplice.

Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.
Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des Dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde ; & vous, que l'on
me suive.

(*à Mérope.*)

Je vous attends ; voyez si vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir.
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLIFONTE.

Vous le verrez au temple.

ÉGISTE, *que les soldats emmènent.*

O reine auguste & chère !
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi :
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCÈNE III.

MÉROPE *seule.*

CRUELS, vous l'enlevez ; en vain je vous
implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore !
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré !

Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant desiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père,
Ah ! privez-moi de lui, cachez ses pas errans.
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCÈNE IV.

MÉROPE, NARBAS, EURICLÈS.

MÉROPE.

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déja dans les fers Égiste est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MÉROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous !

MÉROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir & se taire ?
J'ai parlé, c'en est fait : & je dois déformais
Réparer ma foiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous ?



SCÈNE V.

MÉROPE, NARBAS, EURICLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Voici l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout ; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran, le grand-prêtre inspiré,
A fait parler le Dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux, & du Dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polifonte, dit-il, a reçu vos sermens ;
Messène en est témoin, les Dieux en sont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'alégresse ;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse.
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

NARBAS.

Pour sauver votre fils quelle funeste voie !

MÉROPE.

C'eſt un crime effroyable, & déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en eſt un plus grand de perdre votre fils.

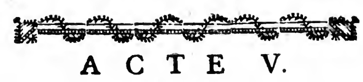
MÉROPE.

Eh bien, le déſeſpoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel & moi, ſous la garde des Dieux.
Il eſt né de leur ſang, ils prendront ſa défenſe;
Ils ont aſſez long-tems trahi ſon innocence.
De ſon lâche aſſaſſin je peindrai les fureurs;
L'horreur & la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris & les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je friſſonne. Ah! tout me déſeſpère.
On m'appelle, & mon fils eſt au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*aux Sacrificateurs.*)

Miniſtres rigoureux du monſtre qui m'opprime;
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
Ô vengeance! ô tendreſſe! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au déſeſpoir?

※



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGISTE, NARBAS, EURICLÈS.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre deftinée eft encor incertaine.
Je tremble pour vous feul. Ah, mon Prince! ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom fi doux me foit encor permis.
Ah! vivez. D'un tyran défarmez la colère,
Confervez une tête, hélas! fi néceffaire,
Si long-tems menacée, & qui m'a tant coûté.

EURICLÈS.

Songez que pour vous feul abaiffant fa fierté,
Mérope de fes pleurs daigne arrofer encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

ÉGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau fang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? & Cresfonte eft mon père!
Son affaffin triomphe; il commande, & je fers!

Je suis le sang d'Hercule, & je suis dans les fers !

NARBAS.

Plût aux Dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encor inconnu dans les champs de l'Élide !

ÉGISTE.

Et quoi ! tous les malheurs aux humains réservés,
Faut-il si jeune encor les avoir éprouvés ?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie.
De déserts en déserts, errant, persécuté,
J'ai langui dans l'opprobre & dans l'obscurité.
Le ciel sait cependant, si parmi tant d'injures
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère ;
Je n'aurais point aux Dieux demandé d'autre père.
Ils m'en donnent un autre, & c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je trouve une mère, un tyran me l'arrache :
Un détestable hymen à ce monstre l'attache :
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né :
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah ! mon père ! ah ! pourquoi, d'une mère égarée,
Reteniez-vous tantôt la main désespérée ?
Mes malheurs finissaient, mon sort était rempli.

NARBAS.

Ah, vous êtes perdu : le tyran vient ici.

SCÈNE II.

POLIFONTE, ÉGISTE, NARBAS, EURICLÈS, Gardes.

POLIFONTE.

RETIREZ-VOUS (1); & toi dont l'aveugle jeuneſſe
Inſpire une pitié qu'on doit à la faibleſſe,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes deſtins de changer à ton choix.
Le préſent, l'avenir, & juſqu'à ta naiſſance,
Tout ton être, en un mot, eſt dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un ſeul mot t'élever,
Te laiſſer dans les fers, te perdre ou te ſauver.
Élevé loin des cours, & ſans expérience,
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton ſort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obſcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état, ſois humble avec ton maître.
Si le hazard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être, en ſervant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;

(1) Narbas & Euriclès s'éloignent un peu.

Elle

Elle a ſubi mes loix, & marche vers le temple.
Suis ſes pas & les miens, viens au pied de l'autel,
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les Dieux, atteſte leur puiſſance ;
Prends-les tous à témoin de ton obéiſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra, choiſis, & réponds-moi.

ÉGISTE.

Tu me vois déſarmé, comment puis-je répondre ?
Tes diſcours, je l'avoue, ont de quoi me confondre ;
Mais rends-moi ſeulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, & tu pourras connaître,
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître ;
Si c'eſt à Poliſonte à régler mes deſtins,
Et ſi le fils des rois punit les aſſaſſins.

POLIFONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage,
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas juſqu'à punir en toi
Un eſclave inconnu qui s'attaque à ſon roi.
Eh bien ! cette bonté, qui s'indigne & ſe laſſe,
Te donne un ſeul moment pour obtenir ta grace.
Je t'attends aux autels ; & tu peux y venir.
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
Qu'aucun autre ne ſorte, & n'ôſe le conduire.

Vous, Narbas, Euriclès, je le laiſſe en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ſes caprices vains.
Je connois votre haine, & j'en ſais l'impuiſſance;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il ſoit né de Mérope; ou qu'il ſoit votre fils,
D'un conſeil imprudent ſa mort ſera le prix.

SCÈNE III.

ÉGISTE, NARBAS, EURICLÈS.

ÉGISTE.

Ah! je n'en recevrai que du ſang qui m'anime.
Hercule, inſtruis mon bras à me venger du crime;
Éclaire mon eſprit du ſein des immortels!
Poliſonte m'appelle aux pieds de tes autels;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon prince, êtes-vous las de vivre?

EURICLÈS.

Dans ce péril du moins, ſi nous pouvions vous ſuivre!
Mais laiſſez-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui tout faible qu'il eſt, n'eſt point anéanti.
Souffrez...

ÉGISTE.

En d'autre tems mon courage tranquille,
Au frein de vos leçons ſerait ſouple & docile.
Je vous croirais tous deux; mais dans un tel malheur,

Il ne faut consulter que le ciel & son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jeté... Ciel! qu'est-ce que je vois?
Mérope!

SCÈNE IV.

MÉROPE, ÉGISTE, NARBAS, EURICLÈS, Suite.

MÉROPE.

Le tyran m'ose envoyer vers toi;
Ne crois pas que je vive après cet hyménée:
Mais cette honte horrible, où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort;
Fais-toi celui de vivre, & commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon ame est atteinte,
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte,
Fils des rois & des Dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger, il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse & t'indigne & t'outrage;
Je t'en aime encor plus, & je crains davantage.
Mon fils...

ÉGISTE.

Osez me suivre,

MÉROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! je me plains à vous de fon trop de vertu.

ÉGISTE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous fa voix ? Êtes-vous reine & mère ?
Si vous l'êtes, venez.

MÉROPE.

Il femble que le ciel
T'élève en ce moment au-deffus d'un mortel.
Je refpecte mon fang, je vois le fang d'Alcide.
Ah ! parle : remplis moi de ce Dieu qui te guide.
Il te preffe, il t'infpire. O mon fils ! mon cher fils !
Achève, & rend la force à mes faibles efprits.

ÉGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funefte ?

MÉROPE.

J'en eus quand j'étais reine, & le peu qui m'en refte
Sous un joug étranger baiffe un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Polifonte eft haï, mais c'eft lui qu'on couronne :
On m'aime, & l'on me fuit.

ÉGISTE.

Quoi ! tout vous abandonne !
Ce monftre eft à l'autel ?

MÉROPE.

Il m'attend.

ÉGISTE.

Ses ſoldats
A cet autel horrible accompagnent ſes pas ?

MÉROPE.

Non : la porte eſt livrée à leur troupe cruelle ;
Il eſt environné de la foule infidelle
Des mêmes courtiſans que j'ai vus autrefois
S'empreſſer à ma ſuite, & ramper ſous mes loix.
Et moi de tous les ſiens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi ſeul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y ſuivrai ; j'y trouverai des Dieux,
Qui puniſſent le meurtre, & qui ſont mes aïeux.

MÉROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

ÉGISTE.

Ils m'éprouvaient ſans doute.

MÉROPE.

Eh ! quel eſt ton deſſein ?

ÉGISTE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, triſtes amis, vous connaîtrez du moins,
Que le fils de Mérope a mérité vos ſoins.

(*à Narbas en l'embraſſant.*)

Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage ;
Au ſang qui m'a formé tu rendras témoignage.



SCÈNE V.

NARBAS, EURICLÈS.

NARBAS.

QUE va-t-il faire ? Hélas ? tous mes soins sont trahis ;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du tems la main tardive & sure
Justifirait les Dieux en vengeant leur injure,
Qu'Égiste reprendrait son Empire usurpé ;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Égiste va se perdre à force de courage,
Il désobéira, la mort est son partage.

EURICLÈS.

Entendez-vous ces cris dans les airs élancés ?

NARBAS.

C'est le signal du crime.

EURICLÈS.

Écoutons.

NARBAS.

Frémissez.

EURICLÈS.

Sans doute qu'au moment d'épouser Polifonte,
La reine en expirant a prévenu sa honte,
Tel était son dessein dans son mortel ennui.

NARBAS.

Ah ! son fils n'est donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURICLÈS.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre,
Qui s'approche en grondant, & qui fond sur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,
Les sons de la trompette, & les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLÈS.

Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, & qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux?

EURICLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.

NARBAS.

Quel sang va-t-on répandre?
De Mérope & du roi le nom remplit les airs.

EURICLÈS.

Graces aux immortels! les chemins sont ouverts.
Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre.

(*Il sort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous suivre?
O Dieux! rendez sa force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés:
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCÈNE VI.

NARBAS, ISMÉNIE, Peuple.

NARBAS.

Quel ſpectacle ! eſt-ce vous, Iſménie ?
Sanglante, inanimée, eſt-ce vous que je vois ?

ISMÉNIE.

Ah ! laiſſez-moi reprendre & la vie & la voix.

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMÉNIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS.

Que fait Égiſte ?

ISMÉNIE.

Il eſt... le digne fils des dieux ;
Égiſte ! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit ſi rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMÉNIE.

La victime était prête, & de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Poliſonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain,
Préſentait à Mérope une odieuſe main ;
Le prêtre prononçait les paroles ſacrées ;

Et la reine au milieu des femmes éplorées,
S'avançant triftement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas :
Le peuple obfervait tout dans un profond filence.
Dans l'enceinte facrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros femblable aux immortels :
Il court, c'était Égifte ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y faifit, d'une main affurée,
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs font moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux ;
Je l'ai vu qui frappait ce monftre audacieux.
Meurs, tyran, difait-il ; dieux, prenez vos victimes.
Érox, qui de fon maître a fervi tous les crimes,
Érox, qui dans fon fang voit ce monftre nager,
Lève une main hardie, & penfe le venger.
Égifte fe retourne, enflammé de furie,
A côté de fon maître il le jette fans vie.
Le tyran fe relève, il bleffe le héros ;
De leur fang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah ! que l'amour infpire de courage !
Quel tranfport animait fes efforts & fes pas !
Sa mère... Elle s'élance au milieu des foldats.
C'eft mon fils, arrêtez, ceffez, troupe inhumaine ;
C'eft mon fils ; déchirez fa mère, & votre reine,
Ce fein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eft agité.
Un gros de nos amis, que fon danger excite,
Entre elle & ces foldats vole & fe précipite,
Vous euffiez vu foudain les autels renverfés,

Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés ;
Les enfans écraſés dans les bras de leurs mères ;
Les fières méconnus, immolés par leurs frères,
Soldats, prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans ;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans ;
On veut fuir ; on revient, & la foule preſſée,
D'un bout du temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & dérobe Égiſte & la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez : j'ignore encor, ſi la reine eſt ſauvée,
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée,
Si le tyran n'eſt plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, divine providence,
Achève ton ouvrage, & ſoutiens l'innocence :
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O ciel : conſerve Égiſte, & que je meure en paix.
Ah ! parmi ces ſoldats ne vois-je point la reine ?

SCÈNE VII.

MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, Peuple, Soldats.

(*On voit dans le fond du théâtre le corps de Polifonte couvert d'une robe sanglante.*)

MÉROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des Dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encor, Égiste est votre roi;
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des Dieux & des humains:
Dans le sein de Cresfonte il enfonça ses mains.
Cresfonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.
(*En courant vers Égiste qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polifonte,
C'est le fils de vos rois, c'est le sang de Cresfonte;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?

Regardez ce vieillard, c'eſt lui dont la prudence
Aux mains de Poliſonte arracha ſon enfance.
Les Dieux ont fait le reſte.

NARBAS.

Oui, j'atteſte ces Dieux,
Que c'eſt là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTE.

Amis, pouvez-vous méconnaître une mère ?
Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
Un roi vengeur du crime ?

MÉROPE.

Et ſi vous en doutez,
Reconnaiſſez mon fils aux coups qu'il a portés ;
A votre délivrance, à ſon ame intrépide.
Eh ! quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en ſon printems,
Eût pu venger Meſsène, & punir les tyrans ?
Il ſoutiendra ſon peuple, il vengera la terre.
Écoutez : le ciel parle : entendez ſon tonnerre :
Sa voix qui ſe déclare & ſe joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, & dit qu'il eſt mon fils.



SCÈNE VIII & dernière.

MÉROPE, ÉGISTE, ISMÉNIE, NARBAS, EURICLÈS, Peuple.

EURICLÈS.

AH ! montrez-vous, Madame, à la ville calmée.
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris :
Le peuple impatient verse des pleurs de joie :
Il adore le roi que le ciel lui renvoie ;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour ;
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas ; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polifonte est par-tout abhorré ;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O roi ! venez jouir du prix de la victoire ;
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTE.

Elle n'eſt point à moi : cette gloire eſt aux Dieux.
Ainſi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère ;
Et vous, mon cher Narbas, ſoyez toujours mon père.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LE FANATISME,

OU

MAHOMET

LE PROPHÊTE,

TRAGEDIE.



AVIS

DE L'ÉDITEUR.

J'AI cru rendre service aux amateurs des belles lettres, de publier une tragédie du Fanatisme, *si défigurée en France par deux éditions subreptices. Je sais très-certainement qu'elle fut composée par l'auteur en 1736, & que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Prusse, qui cultivait les lettres avec des succès surprenans, & qui en fait encor son délassement principal.*

J'étais à Lille en 1741, quand monsieur de Voltaire *y vint passer quelques jours; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle représenta cet ouvrage d'une manière qui satisfit beaucoup une très-nombreuse assemblée; le gouverneur de la province & l'intendant y assistèrent plusieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût si nouveau, & ce sujet si délicat parut traité avec tant de sagesse, que plusieurs prélats voulurent en voir une représentation par les mêmes acteurs dans une maison particulière. Ils en jugèrent comme le public.*

L'auteur fut encor assez heureux pour faire parvenir son manuscrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe & de l'Eglise (1), *qui*

---

(1) Le Cardinal de Fleury.

soutenait le poids des affaires avec fermeté, & qui jugeait des ouvrages d'esprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, & où l'on conserve encor plus rarement son esprit & sa délicatesse. Il dit, que la pièce était écrite avec toute la circonspection convenable, & qu'on ne pouvait éviter plus sagement les écueils du sujet; mais que pour ce qui regardait la poësie, il y avait encor des choses à corriger. Je sais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de soin. Ce fut aussi le sentiment d'un homme qui tient le même rang, & qui n'a pas moins de lumières.

Enfin, l'ouvrage approuvé d'ailleurs selon toutes les formes ordinaires, fut représenté à Paris *le 9 d'août 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville; des ministres y furent présens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.*

Il se trouva (1) *à cette première représentation quelques personnes qui ne furent pas de ce sentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la représentation ils n'eussent pas suivi assez le fil de l'ouvrage; soit qu'ils fussent peu accoutumés au théâtre, ils furent blessés que* Mahomet *ordonnât un meurtre, & se servît de sa religion pour encourager à l'assassinat*

---

(1) Le fait est que l'abbé *des Fontaines*, & quelques hommes aussi méchans que lui, dénoncèrent cet ouvrage comme scandaleux & impie; & cela fit tant de bruit, que le cardinal de *Fleury*, premier ministre, qui avait lu & approuvé la pièce, fut obligé de conseiller à l'auteur de la retirer.

un jeune homme qu'il fait l'instrument de son crime. Ces personnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas assez réflexion, qu'elle est donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, & que même il est moralement impossible qu'elle puisse être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté ; ce qui est la manière la plus ordinaire de se tromper. Ils avaient raison assurément d'être scandalisés, en ne considérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aisément ramenés. Mais dans la première chaleur de leur zele, ils dirent que la pièce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des Ravaillacs *& des* Jacques Cléments.

On est bien surpris d'un tel jugement : & ces messieurs l'ont désavoué sans doute. Ce serait dire, qu'Hermione *enseigne à assassiner un roi,* qu'Electre *apprend à tuer sa mère, que* Cléopatre *&* Médée *montrent à tuer leurs enfans. Ce serait dire* qu'Harpagon *forme des avares, le* Joueur *des joueurs,* Tartuffe *des hypocrites. L'injustice même contre* Mahomet *serait bien plus grande que toutes ces pièces ; car le crime du faux prophète y est mis dans un jour beaucoup plus odieux que ne l'est aucun des vices & des déréglemens que toutes ces pièces représentent. C'est précisément contre les* Ravaillacs *& les* Jacques Cléments *que la pièce est composée ; ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit, que si* Mahomet *avait été écrit du tems de* Henri III *& de* Henri IV*, cet ouvrage leur aurait sauvé la vie. Est-il possible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de la* HENRIADE ; *lui qui a élevé sa voix si souvent dans ce poëme & ail-*

leurs, je ne dis pas seulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire ?

J'avoue, que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvé caractérisés par l'amour du bien public ; il inspire par-tout l'horreur contre les emportemens de la rebellion, de la persécution & du fanatisme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la Henriade ? *Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu !* Mahomet *me paraît écrit entièrement dans le même esprit, & je suis persuadé que ses plus grands ennemis en conviendront.*

Il vit bientôt qu'il se formait contre lui une cabale dangereuse ; les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui ne pouvant voir la représentation de la pièce, devaient les en croire. L'illustre Molière, *la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu près dans le même cas, lorsqu'on joua le* Tartuffe ; *il eut recours directement à* Louis le Grand, *dont il était connu & aimé. L'autorité de ce monarque dissipa bientôt les interprétations sinistres qu'on donnait au* Tartuffe. *Mais les tems sont différens ; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces arts ont été long-tems cultivés. D'ailleurs, tel artiste n'est pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aisément. Il eût fallu des mouvemens, des discussions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer sa pièce lui-même, après la troisième représentation, en attendant que le tems adoucît quelques esprits prévenus ; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation aussi spirituelle*

& auſſi éclairée que la Françaiſe (1). *On mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de* Mahomet *avait été défendue par le gouvernement. Je puis aſſurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-ſeulement il n'y a pas eu le moindre ordre donné à ce ſujet, mais il s'en faut de beaucoup que les premières têtes de l'état, qui virent la repréſentation, aient varié un moment ſur la ſageſſe qui règne dans cet ouvrage.*

Quelques perſonnes ayant tranſcrit à la hâte pluſieurs ſcènes aux repréſentations, & ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandeſtinement. Il eſt aiſé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie eſt précédée de pluſieurs pièces intéreſſantes, dont une des plus curieuſes à mon gré, eſt la lettre que l'auteur écrivit à ſa majeſté le roi de Pruſſe, lorſqu'il repaſſa par la Hollande, après être allé rendre ſes reſpects à ce monarque. C'eſt dans de telles lettres, qui ne ſont pas d'abord deſtinées à être publiques, qu'on voit les véritables ſentimens des hommes. J'eſpère qu'elles feront aux véritables philoſophes le même plaiſir qu'elles m'ont fait.

---

(1) Ce que l'éditeur ſemblait eſpérer en 1742 eſt arrivé en 1751. La pièce fut repréſentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales & les perſécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à ſentir quelque honte d'avoir forcé à quitter ſa patrie un homme qui travaillait pour elle.

A SA MAJESTÉ
LE ROI DE PRUSSE.

A Rotterdam, 20 janvier 1742.

SIRE,

JE reſſemble à préſent aux pélerins de la *Mecque*, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne les miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette *tragédie de Mahomet*, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-tems, voir les premières eſquiſſes. C'eſt un tribut que je paie à l'amateur des arts, au juge éclairé, ſurtout au philoſophe, beaucoup plus qu'au ſouverain.

VOTRE MAJESTÉ ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du genre humain & l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours penſé que la *tragédie* ne doit pas être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importent au genre humain les paſſions & les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne ſer-

vent pas à nous inſtruire? On avoue que la *comédie de Tartuffe*, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocriſie dans toute ſa laideur. Ne peut-on pas eſſayer d'attaquer dans une tragédie, cette eſpèce d'impoſture qui met en œuvre à la fois l'hypocriſie des uns & la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter juſqu'à ces anciens ſcélérats, fondateurs illuſtres de la ſuperſtition & du fanatiſme, qui les premiers ont pris le couteau ſur l'autel pour faire des victimes de ceux qui refuſaient d'être leurs diſciples?

Ceux qui diront, que les tems de ces crimes ſont paſſés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomets*, de *Jean de Leyde*, &c. que les flammes des guerres de religion ſont éteintes, font, ce me ſemble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poiſon ſubſiſte encore, quoique moins développé: cette peſte, qui ſemble étouffée, reproduit de tems en tems des germes capables d'infecter la terre. N'a-t on pas vu de nos jours les prophètes des Cevènes tuer au nom de DIEU ceux de leur ſecte qui n'étaient pas aſſez ſoumis?

L'action que j'ai peinte, eſt atroce; & je ne ſais, ſi l'horreur a été plus loin ſur aucun théâtre. C'eſt un jeune homme né avec de la vertu, qui ſéduit par ſon fanatiſme, aſſaſſine un vieillard qui l'aime, & qui dans l'idée de ſervir DIEU, ſe rend coupable, ſans le ſavoir, d'un parricide; c'eſt un impoſteur qui ordonne ce meurtre, & qui promet à l'aſſaſſin un inceſte pour récompenſe. J'avoue, que c'eſt mettre l'horreur ſur le

théâtre ; & VOTRE MAJESTÉ eſt bien perſuadée, qu'il ne faut pas que la tragédie conſiſte uniquement dans une déclaration d'amour, une jalouſie & un mariage.

Nos hiſtoriens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Seide* ne fait pas du moins que celui qu'il aſſaſſine eſt ſon père ; & quand il a porté le coup, il éprouve un repentir auſſi grand que ſon crime. Mais *Mézerai* rapporte, qu'à Melun un père tua ſon fils de ſa main pour ſa religion, & n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome & l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz* apprenant à *Rome* que ſon frère donnait dans les opinions de *Luther* à *Francfort*, part de Rome dans le deſſein de l'aſſaſſiner, arrive & l'aſſaſſine. J'ai lu dans *Herrera*, auteur Eſpagnol, que ce *Barthelemi Diaz riſquait beaucoup par cette action ; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la probité le conduit. Herrera*, dans une religion toute ſainte & toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enſeigne à ſouffrir & non à ſe venger, était donc perſuadé que la probité peut conduire à l'aſſaſſinat & au parricide ! Et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales ?

Ce ſont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monſtre qui priva la *France* de *Henri le Grand* : voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* ſur l'autel, & ſon nom parmi les bien-

heureux

heureux : c'eſt ce qui coûta la vie à *Guillaume* prince d'*Orange*, fondateur de la liberté & de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcede* le bleſſa au front d'un coup de piſtolet : & *Strada* raconte que *Salcede* (ce ſont ſes propres mots) n'oſa entreprendre cette action qu'après avoir purifié ſon ame par la confeſſion au pied d'un Dominicain, & l'avoir fortifiée par le pain céleſte. *Herrera* dit quelque choſe de plus inſenſé & de plus atroce : *Eſtando firme con el exemplo nueſtro Salvador Jeſu Chriſto y de ſus Sanctos. Balthazard Girard*, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en uſa de même que *Salcede*.

Je remarque, que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient de jeunes gens comme *Seïde. Balthazar Girard* avait environ vingt ans. Quatre Eſpagnols, qui avaient fait avec lui ſerment de tuer le prince, étaient de même âge. Le monſtre qui tua *Henri III*, n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui aſſaſſina le grand duc de *Guiſe*, en avait vingt-cinq; c'eſt le temps de la ſéduction & de la fureur. J'ai été preſque témoin en Angleterre de ce que peut ſur une imagination jeune & faible la force du fanatiſme. Un enfant de ſeize ans, nommé *Sheferd*, ſe chargea d'aſſaſſiner le roi *George I*, votre aïeul maternel. Quelle était la cauſe qui le portait à cette phrénéſie ? c'était uniquement que *Sheferd* n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de ſa jeuneſſe, on lui offrit ſa grace, on le ſollicita long-tems au repentir; il perſiſta toujours à dire, qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que s'il était

libre, le premier ufage qu'il ferait de fa liberté ferait de tuer fon prince. Ainfi on fut obligé de l'envoyer au fupplice comme un monftre qu'on défefpérait d'apprivoifer.

J'ofe dire, que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aifément on eft prêt à facrifier la nature à la fuperftition. Que de pères ont détefté & déshérité leurs enfans ! que de frères ont pourfuivi leurs frères par ce funefte principe ! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la fuperftition ne fe fignale pas toujours par ces excès qui font comptés dans l'hiftoire des crimes, elle fait dans la fociété tous les petits maux innombrables & journaliers qu'elle peut faire. Elle défunit les amis, elle divife les parens ; elle perfécute le fage, qui n'eft qu'homme de bien, par la main du fou qui eft enthoufiafte. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate*, mais elle bannit *Defcartes* d'une ville qui devait être l'afile de la liberté ; elle donne à *Jurieu*, qui faifait le prophète affez de crédit pour réduire à la pauvreté le favant & le philofophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une floriffante jeuneffe qui court à fes leçons, le fucceffeur du grand *Leibnitz*; & il faut pour le rétablir que le ciel faffe naître un roi philofophe ; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raifon humaine fe perfectionne par la philofophie qui fait tant de progrès en Europe. En vain, vous furtout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer & d'infpirer cette philofophie fi humaine ; on voit dans ce même

ſiècle, où la raiſon élève ſon trône d'un côté, le plus abſurde fanatiſme dreſſer encor ſes autels de l'autre.

On pourra me reprocher, que donnant trop à mon zèle je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

Mr. le comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y a quelques années, la vie de ce prophète. Il eſſaya de le faire paſſer pour un grand homme, que la providence avait choiſi pour punir les chrétiens, & pour changer la face d'une partie du monde. Mr. *Sale*, qui nous a donné une excellente verſion de l'Alcoran en Anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* & comme un *Théſée*. J'avoue, qu'il faudrait le reſpecter, ſi né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le ſuffrage des ſiens, il avait donné des loix paiſibles comme *Numa*, ou défendu ſes compatriotes, comme on le dit de *Théſée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une ſédition dans ſa bourgade; qu'aſſocié à quelques malheureux Coracites, il leur perſuade, qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel*; qu'il ſe vante d'avoir été ravi au ciel, & d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le ſens commun à chaque page; que pour faire reſpecter ce livre il porte dans ſa patrie le fer & la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il raviſſe les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de ſa religion ou de la mort; c'eſt aſſurément ce que nul homme ne peut excuſer, à moins qu'il ne ſoit né Turc,

F 2

& que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sais que *Mahomet* n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de cette tragédie. L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de *Seide*, l'un de ses disciples, & qu'il persécuta *Abusofian*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à son pays, & ose la faire au nom de DIEU, n'est-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre seulement une action vraie sur la scène; mais des mœurs vraies, faire penser les hommes comme ils pensent dans les circonstances où ils se trouvent, & représenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, & ce que le fanatisme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'est ici autre chose que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompensé de mon travail, si quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impressions d'une fureur étrangère qui n'est pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funestes séductions par la lecture de cet ouvrage; si après avoir eu en horreur la malheureuse obéissance de *Seide*, elle se dit à elle-même: Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient: Haïssez, persécutez, perdez celui qui est assez téméraire pour n'être pas de notre avis sur des choses même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je servir à déraciner de tels sentimens chez les hommes! L'esprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monstres.

C'eſt ainſi que penſe VOTRE MAJETÉ. Ce ſerait pour moi la plus grande des conſolations de vivre auprès de ce roi philoſophe. Mon attachement eſt égal à mes regrets; & ſi d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les ſentimens que je dois à ce prince, qui penſe & qui parle en homme; qui fuit cette fauſſe gravité ſous laquelle ſe cachent toujours la petiteſſe & l'ignorance; qui ſe communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré; qui veut toujours s'inſtruire, & qui peut inſtruire les plus éclairés.

Je ſerai toute ma vie avec le plus profond reſpect & la plus vive reconnaiſſance, &c.





LETTRE DE M. DE VOLTAIRE, AU PAPE BENOIT XIV.

Bmo. PATRE,

LA Santità Vostra perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera Religione questa opera contro il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al Vicario ed imitatore d'un DIO di verità e di mansuetudine!

Vostra Santità mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezzione per l'uno, & le sue benedizzioni per l'altro. In tanto profondissimamente m'inchino, & le baccio i sacri piedi.

Parigi, 17 Agosto 1745.



REPONSE DU SOUVERAIN PONTIFE, BENOIT XIV, A M. DE VOLTAIRE.

BENEDICTUS P. P. XIV, dilecto filio Salutem & Apostolicam benedictionem.

SEttimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellissima tragedia di Mahomet, *la quale leggemmo con sommo piacere. Poi ci presentò il Cardinal* Passionei *in di lei nome il suo eccellente poëma di* Fontenoy .... *Monsignor* Leprotti *ci diede poscia il distico fatto da lei sotto il nostro ritratto. Ieri mattina il Cardinal* Valenti *ci presentò la di lei lettera del 17 Agosto. In questa serie d'azzioni si contengono molti capi per ciascheduno de' quali ci riconosciamo in obligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per così singulare bontà verso di noi, assicurandola che abbiamo tutta la dovuta stima del suo tanto aplaudito merito.*

Publicato in Roma il di lei distico (1) *sopra-*

(1) Voici le Distique.

Lambertinus hic est Romæ decus & pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

detto, ci fù riferito esservi stato un suo paesano letterato che in una publica conversazione aveva detto peccare in una sillaba, avendo fatta la parola hic *breve, quando sempre deve esser longa.*

Rispendemmo che sbagliava, potendo essere la parola e breve e longa, conforme vuole il poeta, avendola Virgilio fatta breve il quel verso:

Solus hic inflexit sensus animumque labantem :

Avendola fatta longa un altro:

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci semba d'aver risposto ben spresso ancor che siano più di cinquanta anni che non abbiamo letto Virgilio. *Benche la causa sia propria della sua perconna, abbiamo tanta buona idea della sua sincerità & probità che facciamo la stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a noi o al suo oppositore; ed in tanto restiamo col dare a lei l'apostolica benedizione.*

Datum Romæ apud Sanctam Mariam majorem, die 19 Sept. 1745, Pontificatûs nostri anno sexto.



LETTRE

DE REMERCÎMENT

DE M. DE VOLTAIRE

AU PAPE.

NOn vengono tanto meglio figurate le fatezze di Vostra Beatitudine su i medaglioni che ho ricevuti dalla sua singolare benignità, di quello che si vedono espressi l'ingegno e l'animo suo nella lettera della qualle s'è degnata d'onorarmi; ne pongo a i suoi piedi le più vive ed umilissime grazie.

Veramente sono in obligo di riconoscere la sua infallibilità nelle decisioni di letteratura, si come nelle altre cose più riverende: V. S. è più prattica del Latino che quel Francese il di cui sbaglio s'è degnata di corregere: mi maraviglio come si ricordi così appuntino del suo Virgilio. *Tra i più letterati Monarchi furono sempre segnalati i sommi Pontefici; ma tra loro, credo che non se ne trovasse mai uno che adornasse tanta dottrina di tanti fregi di setla letteratura;*

Agnosco rerum dominos gentemque togatam.

Se il Franchese che sbagliò nel ripendere questo hic *ovesse tenuto a mente* Virgilio *come fa Vostra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove* hic *è breve e longo insieme. Questo bel*

verso mi pareva un presagio dei favori à me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo.

Hic vir hic est tibi quem promitti sæpius audis.

Cosi Roma doveva gridare quando Bened. XIV *fù esaltato. In tanto baccio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi, &c.*

ACTEURS.

MAHOMET.

ZOPIRE, Scheich ou Shérif de la Mecque.

OMAR, Lieutenant de Mahomet.

SEIDE, PALMIRE, } Esclaves de Mahomet.

PHANOR, Sénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Musulmans.

La scène est à la Mecque.



LE FANATISME, OU MAHOMET LE PROPHETE, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

QUI moi, baisser les yeux devant ses faux prodiges?
Moi de ce fanatique encenser les prestiges?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni?
Non. Que des justes Dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre & pure,
Caresser la révolte & flatter l'imposture!

PHANOR.

Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du chef auguste & saint du sénat d'Ismaël;

Mais ce zèle est funeste; & tant de résistance;
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des loix,
Et des embrasemens d'une guerre immortelle
Étouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux:
Aujourd'hui c'est un prince: il triomphe, il
domine;
Imposteur à la Mecque, & prophète à Médine,
Il fait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons.
Que dis-je? en ces murs même un troupe égarée
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme & la sédition,
Appelle son armée, & croit qu'un Dieu terrible
L'inspire, le conduit, & le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours
suivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte;
Et ce peuple en tout tems chargé de vos bien-
faits,
Crie encor à son père, & demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître? Ah! peuple sans cou-
rage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage,
Allez, portez en pompe, & servez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraser tous.

Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle ;
Lui-même a contre moi trop de ressentimens.
Le cruel fit périr ma femme & mes enfans ;
Et moi jusqu'en son camp j'ai porté le carnage ;
La mort de son fils même honora mon courage,
Les flambeaux de la haîne entre nous allumés,
Jamais des mains du tems ne seront consumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point; mais cachez-en la flamme ;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfans seront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille ;
Ne perdez point l'état; c'est là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les états que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périssons, s'il le faut.

PHANOR.

Ah ! quel triste courage ;
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage ?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,

Semble un ange de paix descendu parmi nous ;
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée ?
Tu veux que d'un si cher & si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor ?
Quoi ! lorsqu'il nous apporte & la fraude & la guerre,
Lorsque son bras enchaîne & ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur,
Et la beauté sera le prix de la fureur ?
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie ;
Ce cœur triste & flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut sentir les feux d'un desir insensé ;
Mais soit qu'en tous les tems un objet né pour plaire,
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
Soit que privé d'enfans je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne sais quel penchant pour cet infortunée
Remplit le vuide affreux de mon ame étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre, artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asile ;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.

Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos Dieux domestiques;
Elle vient, & son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCÈNE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEUNE & charmant objet, dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence:
Parlez; & s'il me reste encor quelque puissance,
De vos justes desirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois sous vos loix prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère:
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens.
Il vous a demandé de briser mes liens;

Et vous femblez d'un fang fait pour donner des loix
A l'Arabe infolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaiffons point l'orgueil de fa naiffance.
Sans parens, fans patrie, efclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chériffons nos fers;
Tout nous eft étranger, hors le Dieu que je fers.

ZOPIRE.

Tout vous eft étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi! vous fervez un maître, & n'avez point de père?
Dans mon trifte palais, feul & privé d'enfans,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le foin de vous former des deftins plus propices
Eût adouci des miens les longues injuftices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie & ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous? Je ne fuis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eft chère,
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père! juftes Dieux! lui? Ce monftre impofteur?

PALMIRE.

Ah, quels noms inouïs lui donnez-vous, Seigneur?
Lui dans qui tant d'états adorent leur prophète!
Lui, l'envoyé du ciel, & fon feul interprète!

ZOPIRE.

Étrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au trône échappé du supplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, & de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, & ma reconnaissance,
Vous donnait sur mon cœur une juste puissance;
Vos blasphêmes affreux contre mon protecteur,
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

ZOPIRE.

O superstition ! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire, & que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser des pleurs !

PALMIRE.

Et vous me refusez !

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible & tendre.
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCÈNE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Au portes de la ville
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.

ZOPIRE.

Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char.
Qui combattit long-tems le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive & l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Seïde est avec lui.

PALMIRE.

Grand Dieu! destin plus doux!
Quoi? Seïde?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire sort.*)

Omar devant mes yeux ! qu'osera-t-il me dire ?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux enfans ;
Soleil, sacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces Dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez & soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité.

SCÈNE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

Eh bien, après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos Dieux, déserteur de nos loix,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Ministre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle ; que me veux-tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophète d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,

Te préfente une main qui pourrait t'écrafer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propofer.

ZOPIRE.

Un vil féditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, & non demander grace!
Souffrirez-vous, grands Dieux, qu'au gré de fes forfaits
Mahomet nous raviffe ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiffez-vous point de fervir un tel maître?
Ne l'avez-vous pas vu, fans honneur & fans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainfi du mérite, & péfe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne fais-tu pas encor, homme faible & fuperbe,
Que l'infecte infenfible, enfeveli fous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane du haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Éternel?
Les mortels font égaux: ce n'eft point la naiffance,
C'eft la feule vertu qui fait leur différence.
Il eft de ces efprits favorifés des cieux,
Qui font tout par eux-même, & rien par leurs aïeux.
Tel eft l'homme en un mot que j'ai choifi pour maître;
Lui feul dans l'univers a mérité de l'être.

Tout mortel à sa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar; en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique.
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits,
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, & d'un coup d'œil plus sage
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage.
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître.
Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
Chez sa première épouse insolent imposteur,
Qui sous le vain appas d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule,
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné;
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses disciples errans de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur qu'ils appellent divine.
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, & plus juste, & plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave,

S'il eſt un vrai prophète, oſas-tu le punir?
S'il eſt un impoſteur, oſes-tu le ſervir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière.
Mais enfin quand j'ai vu, que Mahomet eſt né
Pour changer l'univers à ſes pieds conſterné;
Quand mes yeux éclairés du feu de ſon génie,
Le virent s'élever dans ſa courſe infinie,
Éloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en Dieu.
J'aſſociai ma vie á ſes travaux immenſes;
Des trônes, des autels en ſont les récompenſes.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi.
Ouvre les yeux, Zopire, & change ainſi que moi:
Et ſans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta perſécution, ſi vaine & ſi cruelle,
Nos frères gémiſſans, notre Dieu blaſphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Vient baiſer cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre;
Le poſte qui te reſte eſt encor aſſez beau,
Pour fléchir noblement ſous ce maître nouveau;
Vois ce que nous étions, & vois ce que nous ſommes.
Le peuple aveugle & faible eſt né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, & pour nous obéir.
Viens régner avec nous, ſi tu crains de ſervir:
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y ſouſtraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'eſt qu'à Mahomet, à ſes pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inſpirer quelque effroi.
Tu veux que du ſénat le Shérif infidelle
Encenſe un impoſteur, & couronne un rebelle!
Je ne te nierai point que ce fier ſéducteur
N'ait beaucoup de prudence & beaucoup de valeur.
Je connais comme toi les talens de ton maître;
S'il était vertueux, c'eſt un héros peut-être:
Mais ce héros, Omar, eſt un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'eſt le plus criminel.
Ceſſe de m'annoncer ſa trompeuſe clémence;
Le grand art qu'il poſſède eſt l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeſte deſtin
Le priva de ſon fils, que fit périr ma main;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père;
Ma haine eſt inflexible, ainſi que ſa colère;
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer,
Et le juſte aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embraſſer l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, & donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus,
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;
Nos tréſors ſont à toi.

ZOPIRE.

Tu penſes me ſéduire.

Me

Me vendre ici ma honte & marchander la paix,
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits ?
Tu veux que-sous ses loix Palmire se remette ?
Elle a trop de vertu pour être sa sujette ;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les loix, & corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense & parle en ministre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme & d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi ? qui l'a couronné ?

OMAR.

La victoire.
Ménage sa puissance & respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant & de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encor aux bords du Saïbare ;
Des murs où je suis né le siége se prépare.
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler ;
Mahomet veut ici te voir & te parler.

ZOPIRE.

Lui ! Mahomet ?

OMAR.

Lui-même, il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître !
Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE.

Je t'y suis: nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes loix, mes Dieux & ma patrie;
Viens-y contre ma voix prê er ta voix impie
Au Dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.

(*à Phanor.*)

Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître,
Le souffrir parmi nous, & l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute & me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie & le monde.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEÏDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DANS ma prison cruelle est-ce un Dieu qui te guide ?
Mes maux sont-ils finis ? te revois-je Seïde ?

SEÏDE.

O charme de ma vie, & de tous mes malheurs !
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs ;
Depuis ce jour de sang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher sa proie à mes bras tout sanglans,
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirans,
Mes cris mal-entendus sur cette infame rive,
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls & ma perte ont abymé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte, & mon impatience,
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'assaut si long-tems différé,
Cette heure de carnage, où de sang enivré
Je devais de mes mains brûler la ville impie,

Où Palmire a pleuré sa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
Ont fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage;
Je l'apprends, & j'y vole. On demande un otage;
J'entre; je me présente, on accepte ma foi;
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Seïde, au moment même, avant que ta présence
Vint de mon désespoir calmer la violence,
Je me jetais au pied de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur:
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs en lui parlant, ont arrosé ses pieds;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie;
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur & sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru;
Tout finissait pour moi quand Seïde a paru.

SEÏDE.

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes?

PALMIRE.

C'est Zopire; il semblait touché de mes alarmes;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer,
Que des lieux où je suis rien ne me peut tirer.

SEÏDE.

Le barbare se trompe, & Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, & ton amant peut-être,
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux,

Pardonne à ton amant cet eſpoir orgueilleux)
Nous briſerons ta chaîne & tarirons tes larmes.
Le Dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le Dieu dont j'ai porté les ſacrés étendarts,
Le Dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renverſera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar eſt dans la ville, & le peuple à ſa vue
N'a point fait éclater ce trouble & cette horreur
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briſerait ma chaîne;
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui ſont offerts;
Mais il eſt loin de nous, & nous ſommes aux fers.

SCÈNE II.

PALMIRE, SEÏDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers ſeront briſés, ſoyez pleins d'eſpérance.
Le ciel vous favoriſe, & Mahomet s'avance.

SEÏDE.

Lui!

PALMIRE.

Notre auguſte père!

OMAR.

Au conſeil aſſemblé
L'eſprit de Mahomet par ma bouche a parlé.

„ Ce favori du Dieu qui préſide aux batailles,
„ Ce grand homme, ai-je dit, eſt né dans vos
„ murailles.
„ Il s'eſt rendu des rois le maître & le ſoutien,
„ Et vous lui refuſez le rang de citoyen!
„ Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous
détruire?
„ Il vient vous protéger, mais ſur-tout vous inſ-
truire.
„ Il vient dans vos cœurs même établir ſon pou-
voir.
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les eſprits s'ébranlaient; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raiſon l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple, & s'en faire un appui.
On l'aſſemble, j'y cours, & j'arrive avec lui.
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ſes foyers:
Il entre accompagné des plus graves guerriers,
D'Ali, d'Hammon, d'Hercide, & de ſa noble
élite;
Il entre, & ſur ſes pas chacun ſe précipite.
Chacun porte un regard comme un cœur différent;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blaſphème, & le menace encore;
Cet autre eſt à ſes pieds, les embraſſe & l'adore.
Nous faiſons retentir à ce peuple agité
Les noms ſacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuiſſante
Vomit en vain les feux de ſa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme & ſerein,
Mahomet marche en maître & l'olive à la main:
La trève eſt publiée; & le voici lui-même.

SCÈNE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, &c. SEÏDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

Invincibles foutiens de mon pouvoir fuprême,
Noble & fublime Ali, Morad, Hercide, Hammon,
Retournez vers ce peuple, inftruifez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité règne;
Qu'on adore mon Dieu, mais fur-tout qu'on le craigne.
Vous, Seïde, en ces lieux!

SEÏDE.

O mon père! ô mon roi!
Le Dieu qui vous infpire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne fait point me fervir.
J'obéis à mon Dieu; vous, fachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à fon impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes fentimens nous animent tous deux.
Hélas! mes triftes jours font affez malheureux.
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prifonnière,
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière.

Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur ?

MAHOMET.

Palmire, c'est assez ; je lis dans votre cœur ;
Que rien ne vous alarme, & rien ne vous étonne.
Allez ; malgré le soin de l'autel & du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts ;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.

A Seïde.

Vous, suivez mes guerriers ; & vous, jeune Palmire,
En servant votre Dieu ne craignez que Zopire.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

Toi, reste, brave Omar ; il est tems que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siege encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course, & borner ma carrière.
Ne donnons point le tems aux mortels détrompés,
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle, & quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un Dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, & vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre ;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre ;

Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Seïde ?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés ſous ton joug, & nourris dans ta loi,
N'ont de Dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eut un cœur plus docile, un eſprit plus crédule;
De tous tes Muſulmans ce ſont les plus ſoumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis;
Ils s'aiment; c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendreſſes ?

MAHOMET.

Ah! connais mes fureurs, & toutes mes faibleſſes.

OMAR.

Comment ?

MAHOMET.

Tu ſais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions règne au fond de mon cœur.
Chargé du ſoin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encenſoir, & le ſceptre, & les armes;
Ma vie eſt un combat, & ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe
Qui nourrit des humains la brutale molleſſe :
Dans des ſables brulans, ſur des rochers déſerts;
Je ſupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour ſeul me conſole; il eſt ma récompenſe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenſe,

Le Dieu de Mahomet, & cette paſſion
Eſt égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en ſecret Palmire à mes épouſes.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouſes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Inſulte à Mahomet, & lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge, ſi je dois l'être.
Pour le mieux déteſter apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits:
Tous deux ſont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire...

MAHOMET.

Eſt leur père. Hercide en ma puiſſance
Remit depuis quinze ans leur malheureuſe enfance.
J'ai nourri dans mon ſein ces ſerpens dangereux;
Déjà ſans ſe connaître ils m'outragent tous deux.
J'attiſai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici raſſembler tous les crimes.
Je veux... Leur père vient, ſes yeux lancent vers nous
Les regards de la haine & les traits du courroux.
Obſerve tout, Omar, & qu'avec ſon eſcorte
Le vigilant Hercide aſſiége cette porte.
Reviens me rendre compte, & voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCÈNE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

Ah ! quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Approche, & puiſqu'enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet ſans crainte, & parle ſans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi ſeul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi, de qui la main ſeme ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom ſeul parmi nous diviſe les familles,
Les époux, les parens, les mères & les filles ;
Et la trève pour toi n'eſt qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer la couteau.
La diſcorde civile eſt par-tout ſur ta trace ;
Aſſemblage inoui de menſonge & d'audace,
Tyran de ton pays, eſt-ce ainſi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, & m'annoncer un Dieu?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le Dieu qui m'inſpire.
Le glaive & l'Alcoran dans mes ſanglantes mains,
Impoſeraient ſilence au reſte des humains.

Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,.
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre :
Mais je te parle en homme, & sans rien déguiser,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet; nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux; tout homme l'est sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les loix, par les arts, & sur-tout par la guerre.
Le tems de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-tems inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, & son trône ébranlé,
L'Inde esclave & timide, & l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire Romain tombant de toutes parts
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur & sans vie ;
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers;
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois, Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, & sans culte & sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes loix.
Je viens après mille ans changer ces loix grossières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières;

J'abolis les faux Dieux, & mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie ;
Je détruis sa faiblesse & son idolâtrie.
Sous un roi, sous un Dieu, je viens la réunir ;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins ! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en apportant le carnage & l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi ?
Tu ravages le monde, & tu prétends l'instruire ?
Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, & d'affecter l'empire ?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste, & ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi ! tout factieux, qui pense avec courage ;
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui ; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes Dieux ? Quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?

Ta secte obscure & basse avilit les mortels,
Enerve le courage, & rend l'homme stupide;
La mienne élève l'ame, & la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans.
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux! dès long-tems Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, & je règne à Médine;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, & ton cœur en est loin:
Penses-tu me tromper?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, & le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je peux te voir à mon joug asservi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous? cruel! ah quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puissant, & toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui ?

MAHOMET.

La nécessité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble ;
Les enfers & les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton Dieu, le mien est l'équité ;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel serait le ciment, réponds-moi, si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes ?
Réponds ; est-ce ton fils que mon bras te ravit ?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit ?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère,
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfans, ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivraient ! qu'as-tu dit? ô ciel ! ô jour heureux !
Ils vivraient ! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne !

MAHOMET.

Élevés dans mon camp tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers! ils pourraient te servir?

MAHOMET.

Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi! tu n'as point sur eux étendu ta colère?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains & leur vie & leur mort;
Tu n'as qu'à dire un mot, & je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers?

MAHOMET.

Non. Mais il faut m'aider à dompter l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophète, & tomber à mes pieds:
Je te rendrai ton fils, & je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je suis père, & je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis retrouver mes enfans,
Les revoir, & mourir dans leurs embrassemens,

C'est le premier des biens pour mon ame attendrie :
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *seul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi, cruel, impitoyable.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

MAHOMET, il faut l'être, ou nous sommes perdus.
Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
Demain Zopire est maître, & fait tomber ta tête.
Demain la trève expire, & demain l'on t'arrête;
La moitié du sénat vient de te condamner;
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice,
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.

MAHOMET.

Ils sentiront la mienne. Ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur.
Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds fera fléchir le reste.
Mais ne perds point de tems.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.

OMAR.

Il est trop méprisable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire :
Et j'ai besoin d'un bras, qui par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, & m'en laisse le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Seïde.

MAHOMET.

De lui ?

OMAR.

C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, & te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;
Ils sont tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.
Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage,
Un esprit amoureux de son propre esclavage.

La jeuneſſe eſt le tems de ces illuſions ;
Seïde eſt tout en proie aux ſuperſtitions ;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire ?

OMAR.

Oui, lui-même. Oui, Seïde ;
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Seïde, & ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois, que dans ces lieux environnés d'abîmes,
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes ;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les eſprits,
Qu'il faut perdre Zopire, & perdre encor ſon fils.
Allons, conſultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout eſt ſoumis,
Et la néceſſité, par qui tout eſt permis.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEÏDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Demeure. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice,
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice ?
Ne m'abandonne pas.

SEÏDE.

Dieu daigne m'appeler.
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ferment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour ſa loi.
Et mes ſeconds ſermens ne ſeront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ſerment je ne ſuis point préſente ?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler.
Parle de trahiſon, de ſang prêt à couler,
Des fureurs du ſénat, des complots de Zopire.
Les feux ſont allumés, bientôt la trêve expire.

Le fer cruel eſt prêt, on s'arme, on va frapper ;
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, & je crains pour Seïde.

SEÏDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur ſi perfide ?
Ce matin comme otage à ſes yeux préſenté,
J'admirais ſa nobleſſe & ſon humanité.
Je ſentais qu'en ſecret une force inconnue
Enlevait juſqu'à lui mon ame prévenue.
Soit reſpect pour ſon nom, ſoit qu'un dehors heureux
Me cachât de ſon cœur les replis dangereux ;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entière à ſon bonheur livrée,
Oubliant ſes douleurs, & chaſſant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vit plus rien que toi.
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus, qu'il m'avait ſu ſéduire ;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer.
Qu'il eſt dur de haïr ceux qu'on voulait aimer ?

PALMIRE.

Ah ! que le ciel en tout a joint nos deſtinées !
Qu'il a pris ſoin d'unir nos ames enchaînées !
Hélas ! ſans mon amour, ſans ce tendre lien,
Sans cet inſtinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inſpire,
J'aurais eu des remords en accuſant Zopire.

SEÏDE.

Laiſſons ces vains remords, & nous abandonnons
A la voix de ce Dieu qu'à l'envi nous ſervons.

Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable;
Le Dieu qui m'entendra nous sera favorable;
Et le pontife roi, qui veille sur nos jours,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCÈNE II.

PALMIRE *seule.*

D'UN noir pressentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Seïde?
Tout m'est suspect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, & cependant mon cœur
Éprouve à son nom même une secrette horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presqu'autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu, de ce trouble où je suis.
Craintive je te sers, aveugle je te suis;
Hélas! daigne essuyer les pleurs où je me noie.

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'EST vous qu'à mon fecours un Dieu propice envoie,
Seigneur. Seïde . . .

MAHOMET.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui quand on eft près de moi?

PALMIRE.

O ciel? vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï! votre ame eft interdite;
Mahomet eft troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Eft-ce ainfi qu'à mes yeux votre fimple innocence
Ofe avouer un feu qui peut-être m'offenfe?
Votre cœur a-t-il pu, fans être épouvanté,
Avoir un fentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'eft il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes loix infidelle?

PALMIRE.

Que dites-vous? furprife & tremblante à vos pieds,
Je baiffe en frémiffant mes regards effrayés.

Et quoi, n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, & consentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que Dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper; l'amour & ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, & du sang & des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon sang coulerait pour Seïde.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous soumit l'un & l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant de nous-même ignoré,
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne saurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour, que lui-même il fit naître ?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être ?
Pourrais-je être coupable ?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.

Attendez les secrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous?
Esclave de vos loix, soumise à vos genoux,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir,
Que Seïde à vos yeux s'empresse à m'en punir!

MAHOMET.

Seïde!

PALMIRE.

Ah! quel courroux arme votre œil sévère?

MAHOMET.

Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentimens secrets;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts.
Je suis digne du moins de votre confiance;
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez;
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoique la voix du ciel ordonne de Seïde,
Affermissez ses pas où son devoir le guide:
Qu'il garde ses sermens, qu'il soit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira
tous.
Je réponds de ſon cœur, ainſi que de moi-même.
Seïde vous adore encor plus qu'il ne m'aime.
Il voit en vous ſon roi, ſon père, ſon appui;
J'en atteſte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous ſervir encourager ſon ame.

SCÈNE IV.

MAHOMET *ſeul.*

Quoi! je ſuis malgré moi confident de ſa
flamme?
Quoi! ſa naïveté, confondant ma fureur;
Enfonce innocemment le poignard dans mon
cœur?
Père, enfans, deſtinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeſte, & toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine & mon amour.

SCÈNE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Enfin, voici le tems, & de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, & de punir Zopire.
Sa mort ſeule à tes pieds mettra nos citoyens;

Tout eſt déſeſpéré, ſi tu ne le préviens.
Le ſeul Seïde ici te peut ſervir ſans doute;
Il voit ſouvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, & cet obſcur détour,
Qui peut de ton palais conduire à ſon ſéjour.
Là, cette nuit Zopire à ſes Dieux fantaſtiques
Offre un encens frivole, & des vœux chiméri-
ques.
Là, Seïde enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut, il eſt né pour le crime.
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma ſureté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut: mais crois-tu que ſon jeune cou-
rage,
Nourri du fanatiſme en ait toute la rage?

OMAR.

Lui ſeul était formé pour remplir ton deſſein,
Palmire à te ſervir excite encor ſa main:
L'amour, le fanatiſme, aveuglent ſa jeuneſſe;
Il ſera furieux par excès de faibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds des ſermens as-tu lié ſon cœur?

OMAR.

Du plus ſaint appareil la ténébreuſe horreur,
Les autels, les ſermens, tout enchaîne Seïde.
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCÈNE VI.

MAHOMET, OMAR, SEÏDE.

MAHOMET.

ENFANT d'un Dieu qui parle à votre cœur,
Écoutez par ma voix ſa volonté ſuprême ;
Il faut venger ſon culte, il faut venger Dieu même.

SEÏDE.

Roi, pontife & prophète, à qui je ſuis voué,
Maître des nations par le Ciel avoué,
Vous avez ſur mon être une entière puiſſance ;
Éclairez ſeulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu !

MAHOMET.

C'eſt par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEÏDE.

Ah ! ſans doute ce Dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illuſtre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'eſt point d'autre honneur.
De ſes décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, & frappez ; vos mains ſeront armées
Par l'ange de la mort, & le Dieu des armées.

SEÏDE.

Parlez : quel ennemi vous faut-il immoler ?
Quel tyran faut-il perdre, & quel fang doit
couler ?

MAHOMET.

Le fang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous perfécuta, qui nous pourfuit encore,
Qui combattit mon Dieu, qui maffacra mon fils ;
Le fang du plus cruel de tous nos ennemis,
De Zopire.

SEÏDE.

De lui ! quoi... mon bras !

MAHOMET.

Téméraire,
On devient facrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels affez audacieux
Pour juger par eux-même, & pour voir par leurs
yeux.
Quiconque ofe penfer n'eft pas né pour me
croire.
Obéir en filence eft votre feule gloire.
Savez-vous qui je fuis ? Savez-vous en quels
lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
Si, malgré fes erreurs & fon idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque eft la patrie ;
Si ce temple du monde eft promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le pontife & le roi,
Si la Mecque eft facrée, en favez-vous la caufe ?
Ibrahim y nâquit, & fa cendre y repofe (1) :

---

(1) Les Mufulmans croient avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*.

Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel,
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Étouffant pour son Dieu les cris de la nature.
Et quand ce Dieu par vous veut venger son injure,
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand Dieu vous a choisi, vous avez balancé !
Allez, vil idolâtre, & né pour toujours l'être,
Indigne Musulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire, & le ciel en courroux.
Lâche & faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes:
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.

SEÏDE.

Je crois entendre Dieu; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez: teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.
(*A Omar.*)
Ne l'abandonne pas; &, non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCÈNE VII.

SEÏDE *seul.*

IMMOLER un vieillard, de qui je suis l'ôtage
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge
N'importe; une victime amenée à l'autel,

Y tombe ſans défenſe, & ſon ſang plaît au ciel.
Enfin, Dieu m'a choiſi pour ce grand ſacrifice,
J'en ai fait le ſerment, il faut qu'il s'accompliſſe,
Venez à mon ſecours, ô vous, de qui les bras,
Aux tyrans de la terre ont donné le trépas;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide,
Affermiſſez ma main ſaintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCÈNE VIII.

ZOPIRE, SEÏDE.

ZOPIRE.

A MES yeux tu te troubles, Seïde!
Vois d'un œil plus content le deſſein qui me guide,
Otage infortuné, que le ſort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trève a ſuſpendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un paſſage:
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur malgré moi,
A frémi des dangers aſſemblés près de toi.
Cher Seïde, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maiſon ſoit ton aſyle unique.
Je réponds de tes jours, ils me ſont précieux,
Ne me refuſe pas.

SEÏDE.

O mon devoir ! ô cieux !
Ah ! Zopire, est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie ?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je oui ? qu'ai-je vu ?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je suis homme, & c'est assez de l'être,
Pour aimer à donner ses soins compatissans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !

SEÏDE.

Que ce langage est cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon Dieu connaît donc la vertu !

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur, hélas tu t'abandonnes !
Ton esprit fasciné par les loix d'un tyran,
Pense que tout est crime hors d'être Musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peux-tu croire un Dieu qui commande la haine ?

SEÏDE.

Ah ! je sens qu'à ce Dieu je vais désobéir ;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne saurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas, plus je lui parle, & plus il m'intéresse ;
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? de quel sang les Dieux t'ont-ils fait naître ?

SEÏDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

ZOPIRE.

Quoi, tu ne connais point de qui tu tiens la vie ?

SEÏDE.

Son camp fut mon berceau, son temple est ma patrie ;
Je n'en connais point d'autre ; & parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans ;
Nul n'a plus que Seïde éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Seïde, ont des droits sur un cœur.
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur ?
Il t'a servi de père, aussi-bien qu'à Palmire ;
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur soupire ?
Tu détournes de moi ton regard égaré ;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SEÏDE.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable !

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens, le sang va couler, je veux sauver le tien.

SEÏDE.

Juste ciel! & c'est moi qui répandrais le sien!
O sermens! ô Palmire! ô vous, Dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains, tremble, si tu balances;
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCÈNE IX.

ZOPIRE, SEÏDE, OMAR, Suite.

OMAR *entrant avec précipitation.*

TRAÎTRE, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SEÏDE.

Où suis-je? ô ciel! où suis-je? & que dois-je résoudre?
D'un & d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR.

Aux pieds d'un roi qu'a choisi l'Eternel.

SEÏDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCÈNE X.

ZOPIRE *seul.*

AH ! Seïde, où vas-tu ? Mais il me fuit encore;
Il fort défefpéré, frappé d'un fombre effroi,
Et mon cœur qui le fuit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, fon afpect, fon abfence;
A mes fens déchirés font trop de violence.
Suivons fes pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

LISEZ ce billet important,
Qu'un Arabe en fecret m'a donné dans l'inftant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin foixante ans de fouffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce fein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient fous fa puiffance,
Et Seïde & Palmire ignorent leur naiffance ?
Mes enfans ! tendre efpoir, que je n'ofe écouter;
Je fuis trop malheureux, je crains de me flatter.

Preſſentimens confus, faut-il que je vous croie ?
O mon ſang, où porter mes larmes & ma joie ?
Mon cœur ne peut ſuffire à tant de mouvemens;
Je cours, & je ſuis prêt d'embraſſer mes enfans.
Je m'arrête, j'héſite, & ma douleur craintive
Prête à la voix du ſang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il ſoit ſous cette voûte en ſecret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué des Dieux qui s'apaiſent peut-être.
Dieux, rendez-moi mes fils; Dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne ſont point à moi, ſi telle eſt ma misère,
Je les veux adopter; je veux être leur père.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Oui, de ce grand secret, la trame est découverte ;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte ;
Seïde obéira : mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Seïde a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET.

O ciel !

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien, que pense Hercide ?

OMAR.

Il paraît effrayé ;
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide est faible ; ami, le faible est bientôt traître.
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître.

Je fais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez; tout ce peuple éperdu
Adorera mon Dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas; mais sitôt que Seïde
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Seïde soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, & couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc,
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance:
Epaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout tems est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force & ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude;
Celle de m'obéir fit son unique étude;

Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras,
Sur la cendre des siens qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même en secret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.
Mais déjà l'heure approche où Seïde en ces lieux,
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses Dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois sa démarche égarée:
De l'ardeur d'obéir son ame est dévorée.

SCÈNE II.

MAHOMET & OMAR *sur le devant, mais retirés de côté;* SEÏDE *dans le fond.*

SEÏDE.

Il le faut donc remplir ce terrible devoir?

MAHOMET.

Viens, & par d'autres coups assûrons mon pouvoir.

Il sort avec Omar.

SEÏDE *seul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute.
Mais quelle obéissance! ô ciel! & qu'il en coûte!

SCÈNE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEÏDE.

PALMIRE, que veux-tu ? Quel funeſte tranſport !
Qui t'amène en ces lieux conſacrés à la mort ?

PALMIRE.

Seïde, la frayeur & l'amour ſont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains ſaintement homicides.
Quel ſacrifice horrible, hélas ! faut-il offrir
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir ?

SEÏDE.

O de mes ſentimens ſouveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée !
Eclairez mon eſprit, & conduiſez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un Dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choiſi ? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable eſt-il donc l'interprète ?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs ;
Il entend nos ſoupirs, il obſerve mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même.
C'eſt tout ce que je ſais, le doute eſt un blaſphême,

Et le Dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Seïde, eſt le vrai Dieu, puiſqu'il le rend vainqueur.

SEÏDE.

Il l'eſt, puiſque Palmire & le croit & l'adore.
Mais mon eſprit confus ne conçoit point encore,
Comment ce Dieu ſi bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réſervé mes mains.
Je ne le ſais que trop, que mon doute eſt un crime,
Qu'un prêtre ſans remords égorge ſa victime,
Que par la voix du ciel Zopire eſt condamné,
Qu'à ſoutenir ma loi j'étais prédeſtiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
Et tout fier de ſervir la céleſte colère,
Sur l'ennemi de Dieu je portai le trépas:
Un autre Dieu peut-être a retenu mon bras.
Du moins lorſque j'ai vu ce malheureux Zopire;
De ma religion j'ai ſenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreſſe,
Mahomet de mes ſens accuſe la faibleſſe!
Avec quelle grandeur, & quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma ſenſibilité!
Que la religion eſt terrible & puiſſante!
J'ai ſenti la fureur en mon cœur renaiſſante;
Palmire, je ſuis faible, & du meurtre effrayé;
De ces ſaintes fureurs je paſſe à la pitié;
De ſentimens confus une foule m'aſſiége,
Je crains d'être barbare ou d'être ſacrilége.
Je ne me ſens point fait pour être un aſſaſſin.
Mais quoi! Dieu me l'ordonne, & j'ai promis ma main;

J'en verse encor des pleurs de douleur & de rage,
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pousse & qui retient mes faibles volontés.
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes ;
Mais sans ce sacrifice, à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé.
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je suis le prix du sang du malheureux Zopire !

SEÏDE.

Le ciel & Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté ?

SEÏDE.

Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot !

SEÏDE.

Mais si le ciel l'ordonne,
Si je sers & l'amour & la religion ?

PALMIRE.

Hélas !

SEÏDE.

Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis ?

SEÏDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

SEÏDE.

Je t'entends, ſon arrêt eſt parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui ? moi !

SEÏDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu, quel arrêt farouche !
Que t'ai-je dit ?

SEÏDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'eſt ſon dernier oracle, & j'accomplis ſes loix.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeſte
Doit prier en ſecret des Dieux que je déteſte.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEÏDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter :
Ces momens ſont affreux. Va, fuis, cette retraite
Eſt voiſine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé !

SEÏDE.

De ce grand ſacrifice ainſi l'ordre eſt réglé.
Il le faut de ma main traîner ſur la pouſſière,

De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains ! tout mon sang s'est glacé.
Le voici. Juste ciel....

(*Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *sur le devant.*

ZOPIRE *près de l'autel.*

O DIEUX de ma patrie !
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, & ses mains meurtrières
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux ! si d'un scélérat vous respectez le sort...

SEÏDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blasphême ?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière :
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans.

PALMIRE *à Seïde.*

Que dit-il ? ses enfans ?

ZOPIRE.

O mes Dieux que j'adore !
Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins, daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux !

SEÏDE.

Il court à ses faux Dieux ! frappons.

Il tire son poignard.

PALMIRE.

Que vas-tu faire ?
Hélas !

SEÏDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre Dieu vient d'être consacré.
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, & ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEÏDE.

Je vous suis, ministre du trépas;
Vous me montrez l'autel, vous conduisez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SEÏDE.

Il n'eſt plus tems, avançons; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel ſe manifeſte, il n'en faut pas douter.

SEÏDE.

Me pouſſe-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?
Du prophète de Dieu la voix ſe fait entendre;
Il me reproche un cœur trop flexible & trop tendre.
Palmire!

PALMIRE.

Eh bien?

SEÏDE.

Au ciel adreſſez tous vos vœux.
Je vais frapper.

Il ſort, & va derrière l'autel où eſt Zopire.

PALMIRE.

Je meurs. O moment douloureux!
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève?
D'où vient que tout mon ſang malgré moi ſe ſoulève?
Si le ciel veut un meurtre, eſt-ce à moi d'en juger?
Eſt-ce à moi de m'en plaindre, & de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable?
Ah! quel cœur ſait jamais s'il eſt juſte ou coupable?
Je me trompe, ou les coups ſont portés cette fois;

J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Seïde... hélas!...

SEÏDE *revient d'un air égaré.*

Où suis-je? & quelle voix m'appelle?
Je ne vois point Palmire; un Dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh! quoi? méconnais-tu celle qui vit pour toi?

SEÏDE.

Où sommes-nous?

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie?

SEÏDE.

Que me dis-tu?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie?

SEÏDE.

Qui? Zopire?

PALMIRE.

Ah grand Dieu, Dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEÏDE.

Je sens que mes genoux s'affaissent.

Il s'assied.

Ah! je revois le jour, & mes forces renaissent.
Quoi! c'est vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait?

SEÏDE.

Il se relève.

Moi! je viens d'obéir...
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel! tu l'as voulu, peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc
Ce glaive consacré, qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler: ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri si lamentable;
La nature a tracé dans ses regards mourans,
Un si grand caractère, & des traits si touchans!...
De tendresse & d'effroi mon ame s'est remplie,
Et plus mourant que lui je déteste ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet, qui doit nous protéger;
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEÏDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah! Palmire!

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire?

SEÏDE *en pleurant.*

Ah! si tu l'avais vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'appeler encor a ranimé sa vie?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Seïde, a-t-il dit, infortuné Seïde!

Cette

Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons – nous fait ?

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour & du nœud qui nous lie.

SEÏDE.

Va, laisse - moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pû commander ce sacrifice affreux ?
Non, cruelle, sans toi, sans ton ordre suprême,
Je n'aurais pû jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible ose-tu m'accabler ?
Hélas ! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prend pitié de Palmire éperdue.

SEÏDE.

Palmire ! quel objet vient effrayer ma vue ?

Zopire paraît appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.

PALMIRE.

C'est cet infortuné luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SEÏDE.

Eh quoi ! tu vas à lui !

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée.
Je n'y puis résister, elle entraîne mes sens.

ZOPIRE *avançant & soutenu par elle.*

Hélas ! servez de guide à mes pas languissans.

Il s'assied.

Seïde, ingrat ! c'est toi qui m'arrache la vie ?
Tu pleure ! ta pitié succède à ta furie !

SCÈNE V.

ZOPIRE, SEÏDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

CIEL ! quels objets affreux se présentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide !... Ah, Phanor, est-ce toi ?
Voilà mon assassin.

PHANOR.

O crime ! affreux mystère !
Assassin malheureux, connaissez votre père.

SEÏDE.

Qui ?

PALMIRE.

Lui ?

SEÏDE.

Mon père ?

ZOPIRE.

O ciel !

PHANOR.

Hercide est expirant,

Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :
S'il en eſt encor tems, préviens un parricide ;
Cours arracher ce fer à la main de Seïde :
Malheureux confident d'un horrible ſecret,
Je ſuis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire,
Que Seïde eſt ſon fils, & frère de Palmire.

SEÏDE.

Vous !

PALMIRE.

Mon frère ?

ZOPIRE.

Ô mes fils ! ô nature ! ô mes Dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez ſans doute. Ah ! malheureux Seïde !
Qui t'a pû commander cet affreux homicide ?

SEÏDE *ſe jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir & de ma nation,
Et ma reconnaiſſance, & ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus reſpectable
M'inſpira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux arrêtant le bras de Seïde.*

Ah ! mon père, ah ! Seigneur, plongez-le dans mon ſein.
J'ai ſeule à ce grand crime encouragé Seïde ;
L'inceſte était pour nous le prix du parricide.

SEÏDE.

Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtimens.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, *en les embrassant,*

J'embrasse mes enfans.
Le ciel voulut mêler dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Seïde, & vous Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trêve rompue
Laissait à mes desseins une libre étendue;
Les Dieux de tant de maux ont pris quelque pitié;
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon sang va les conduire; ils vont punir un traître;
Attendons ces momens.

SEÏDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, & hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCÈNE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, Suite.

OMAR.

Qu'on arrête Seïde.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour venger les loix.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime! & qu'eſt-ce que je vois?

SEÏDE.

Mahomet me punit?

PALMIRE.

Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEÏDE.

Va; j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéiſſez.

PALMIRE.

Non. Arrêtez, Perfide!

OMAR.

Madame, obéissez, si vous aimez Seïde.
Mahomet vous protège, & son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter par vous.
Auprès de votre roi, Madame, il faut me suivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(On emmène Palmire & Seïde.)

ZOPIRE à *Phanor.*

On les enlève? Ô ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renaît, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

Quoi! Seïde est mon fils!

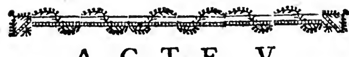
PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas!
Ô forfaits! ô nature!..., allons, soutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands Dieux, de tant de barbarie,
Mes deux enfans que j'aime & qui m'ôtent la vie.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAHOMET, OMAR. Suite *dans le fond.*

OMAR.

Zopire est expirant, & ce peuple éperdu
Levait déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophètes & moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémissons, nous promettons vengeance;
Nous vantons ta justice, ainsi que ta clémence.
Partout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée:
Osman la conduisait par de secrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains !
Seïde ne sait point qu'aveugle en sa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie ?

OMAR.

Qui pourrait l'en instruire ? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli :
Seïde va le suivre, & son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime ;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines lui-même il portait son trépas.
Il est dans la prison, & bientôt il expire ;
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir ;
Croyant sauver Seïde, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grace de Seïde.
Le silence est encor sur sa bouche timide :
Son cœur toujours docile, & fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophète, & roi dans ta patrie,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, & révole en ces lieux.

SCÈNE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire & de Mahomet.

PALMIRE.

CIEL! où ſuis-je? ah, grands Dieux!

MAHOMET.

Soyez moins conſternée;
J'ai du peuple & de vous peſé la deſtinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, eſt un myſtère entre le ciel & moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuſe & vengée.
Ne pleurez point Séïde: & laiſſez à mes mains
Le ſoin de balancer le deſtin des humains.
Ne ſongez plus qu'au vôtre: & ſi vous m'êtes chère,
Si Mahomet ſur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un ſort plus noble, un titre encor plus grand.
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire;
De Seïde & du reſte étouffez la mémoire;
Vos premiers ſentimens doivent tous s'effacer,
A l'aſpect des grandeurs où vous n'oſiez penſer.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et ſuivre en tout mes loix, lorſque j'en donne au monde,

PALMIRE.

Qu'entends-je, quelles loix, ô ciel, & quels bienfaits!
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquait à ma misère, & manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand Dieu! ce prophète sacré,
Ce roi que je servis, ce Dieu que j'adorai?
Monstre, dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides:
De ma faible jeunesse infame séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encor assuré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève, on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissai-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, & Médine, & l'Asie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocrisie!
Que le monde par toi séduit & ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise & soit vengé!
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes crimes menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes loix,

Que l'enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage !
Voilà les sentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les sermens, & les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur....

SCÈNE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

On sait tout, Mahomet,
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit, la prison est forcée ;
Tout s'arme, tout s'émeut ; une foule insensée,
Elevant contre toi ses hurlemens affreux,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
Seïde est à leur tête, & d'une voix funeste
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps souillé de sang est l'horrible signal,
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant : Je suis un parricide ;
La douleur le ranime, & la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi ;
On déteste ton Dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux même qui devaient dans la Mecque alarmée

Faire ouvrir cette nuit la porte à ton armée;
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras déſeſpérés.
On n'entend que les cris de mort & de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juſte ciel! & ſoutien l'innocence.
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains-tu?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaiſſez enfin qui vous avez pour roi.

SCÈNE IV.

MAHOMET, OMAR, ſa ſuite *d'un côté*, SEIDE, *&* le peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SEÏDE *un poignard à la main, mais déjà affaibli par le poiſon.*

PEUPLE, vengez mon père, & courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuples, nés pour me ſuivre, écoutez votre maître.

SEÏDE.

N'écoutez point ce monſtre, & ſuivez-moi.. Grands
Dieux !
Quel nuage épaiſſi ſe répand ſur mes yeux !

Il avance, il chancèle.

Frappons... Ciel ! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah ! mon frère;
N'auras-tu pu verſer que le ſang de ton père ?

SEÏDE.

Avançons. Je ne puis... Quel Dieu vient m'accabler !

Il tombe entre les bras des ſiens.

MAHOMET.

Ainſi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules eſprits, qu'un zéle aveugle inſpire
Qui m'oſez blaſphémer, & qui vengez Zopire,
Ce ſeul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir oſé douter.
Dieu, qui m'a confié ſa parole & ſa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux ! connaiſſez ſon prophète & ſa loi;
Et que ce Dieu ſoit juge entre Seïde & moi.
De nous deux à l'inſtant que le coupable expire !

PALMIRE.

Mon frère ! eh, quoi ! ſur eux ce monſtre a tant
d'empire !
Ils demeurent glacés, ils tremblent à ſa voix.

Mahomet, comme un Dieu, leur dicte encor ses
loix.

Et toi, Seïde, aussi!

SEÏDE *entre les bras des siens.*

Le ciel punit ton frère.

Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Voi quel foudre il prépare aux artisans des crimes;
Tremble; son bras s'essaie à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me
suit!

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'est point un Dieu qui le poursuit.
Non; le poison sans doute....

MAHOMET *en l'interrompant, & s'adressant au peuple.*

Apprenez, infidelles,
A former contre moi des trames criminelles;
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
La nature & la mort ont entendu ma voix.
La mort, qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, & les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grace au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple apaiser ma colère.

Le peuple se retire.

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié;
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reste de lumière.
O frère, ô triste objet d'un amour plein d'horreurs!
Que je te suive au moins.

Elle se jette sur le poignard de son frère.

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un Dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner; le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'est enlevée....Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ses jours pleins d'appas détestable ennemi,
Vainqueur & tout puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords! ô fureur! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice!
Dieu que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi, que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,

Je me ſens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me ſens frapper.
J'ai trompé les mortels, & ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre & vous, & le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, & ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faibleſſe, & ſauve encor ma gloire:
Je dois régir en Dieu l'univers prévenu:
Mon empire eſt détruit, ſi l'homme eſt reconnu.

Fin du cinquième & dernier Acte.



ADÉLAIDE DU GUESCLIN,

TRAGEDIE.

Jouée en 1734 & reprise en 1765.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur m'ayant laissé le maître de cette Tragédie, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la Lettre qu'il écrivit à cette occasion à un de ses amis.

QUand vous m'apprîtes, Monsieur, qu'on jouait une Adélaïde du Guesclin *avec quelque succès, j'étais très loin d'imaginer que ce fût la mienne, & il importe fort peu au public que ce soit la mienne, ou celle d'un autre. Vous savez ce que j'entends par le public. Ce n'est pas l'*Univers, *comme nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quelquefois. Le public, en fait de livres est composé de quarante ou cinquante personnes si le livre est sérieux, de quatre ou cinq cens lorsqu'il est plaisant, & d'environ onze ou douze cens s'il s'agit d'une piéce de théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq cens mille ames qui n'entendent jamais parler de tout cela.*

Il y avait plus de trente ans que j'avais hazardé devant ce public une Adélaïde du Guesclin *escortée d'un duc de* Vendôme *& d'un duc de* Nemours *qui n'existerent jamais dans l'histoire. Le fonds de la piéce était tiré des Annales de Bretagne, & je*

l'avais ajusté comme javais pu au théâtre sous des noms supposés ; elle fut sifflée dès le premier acte. Les siflets redoublerent au second, quand on vit arriver le duc de Nemours blessé. & le bras en écharpe. Ce fut bien pis lorsqu'on entendit au cinquieme le signal que le duc de Vendôme avait ordonné ; & lorsqu'à la fin le duc de Vendôme disait, Es-tu content, Coucy ? plusieurs bons plaisans crièrent, coucy, coucy.

Vous jugez bien que je ne m'obstina pas contre cette belle reception. Je donnai quelques années après la même tragédie sous le nom du duc de Foix, mais je l'affaiblis beaucoup par respect pour le ridicule. Cette pièce devenue plus mauvaise réussit assez, & j'oubliai entiérement celle qui valait mieux.

Il restait une copie de cette Adélaïde entre les mains des Acteurs de Paris. Ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette défunte Tragédie ; ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, sans y changer un seul mot, & elle a été accueillie avec beaucaup d'applaudissemens Les endroits qui avaient été le plus siflés ont eté ceux qui ont excité le plus de battemens de main.

Vous me demanderez auquel des deux jugemens je me tiens. Je vous répondrai ce que dit un Avocat Vénitien aux sérénissimes Sénateurs devant lesquels il plaidait. Il mese paſſato, diſait-il, le voſtre Eccellenze hanno giudicato cosi, e queſto meſe nella medeſima cauſa hanno giudicato tutto 'l contrario, e ſempre ben. Vos Excellences, le mois passé, jugèrent de cette façon, & ce mois-ci, dans la même cause. il ont jugé tout le contraire, & toujours à merveille.

Mr. Orghières, *riche banquier à Paris, ayant été chargé de faire composer une marche pour un des Régimens de* Charles XII, *s'adressa au musicien* Mourette. *La marche fut exécutée chez le banquier, en présence de ses amis, tous grands connaisseurs. La musique fut trouvée détestable;* Mourette *remporta sa marche, & l'inséra dans un Opéra qu'il fit jouer. Le banquier & ses amis allèrent à son Opéra. La marche fut très-applaudie. Eh voilà ce que nous voulions, disoient-ils à* Mourette, *que ne nous donniez-vous une piece dans ce goût-là! Messieurs, c'est la même.*

On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne sait que la même chose est arrivée aux idées innées, à l'émétique, & à l'inoculation, tour à tour sifflés & bien reçus! Les opinions ont ainsi flotté dans les affaires sérieuses, comme dans les beaux Arts & dans les sciences.

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit.

La vérité & le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du tems. Cette réflexion doit retenir les Auteurs des Journeaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des ouvrages, doivent rarement s'empresser de les juger. Ils ne savent pas si le public, à la longue, jugera comme eux; & puisqu'il n'a un sentiment décidé & irrévocable qu'au bout de plusieurs années, que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée!

Le Duc de VENDOME.

Le Duc de NEMOURS.

Le Sire de COUCY.

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

TAISE D'ANGLURE.

DANGESTE, confident du Duc de Nemours.

Un Officier.

Un Garde, &c.

La scène est à Lille.



ADELAIDE DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Sire de COUCY, ADÉLAIDE.

COUCY.

DIGNE ſang de Gueſclin, vous qu'on voit aujourd'hui,
Le charme des Français dont il était l'appui,
Souffrez, qu'en arrivant dans ce ſéjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Ecoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci,
Les deſſeins, la conduite, & le cœur de Coucy;
Et que votre vertu ceſſe de méconnaître
L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous peut-être.

ADELAÏDE.

Je ſais quel eſt Coucy; ſa noble intégrité

Sur ſes lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans
peine.

COUCY.

Sachez que ſi ma foi dans Lille me ramène,
Si du duc de Vendôme embraſſant le parti,
Mon zèle en ſa faveur ne s'eſt pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais & l'enlève à la France;
Mais dans ces tems affieux de diſcorde & d'hor-
reur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenue,
Prétende à ſes défauts toujours fermer ma vue.
Je ne m'aveugle pas; je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcrète chaleur:
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe ivreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe,
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec ſoin,
Trop ſouvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
Il eſt né violent; non moins que magnanime,
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du ſang qui le forma je connais les ardeurs;
Toutes les paſſions ſont en lui des fureurs:
Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices;
Et qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous fallait ſuivre & ne chérir jamais
Que des cœurs ſans faibleſſe & des princes par-
faits?
Tout mon ſang eſt à lui; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'eſt trempée;
Le Dauphin généreux...

ADELAÏDE

ADÉLAÏDE.

Ofez le nommer roi ;
Il l'eft, il le mérite.

COUCY.

Il ne l'eft pas pour moi.
Je voudrais, il eft vrai, lui porter mon hommage ;
Tous mes vœux font pour lui ; mais l'amitié m'engage.
Mon bras eft à Vendôme, & ne peut aujourd'hui
Ni fervir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos tems, nos difcordes finiftres,
Charle qui s'abandonne à d'indignes miniftres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité ;
Je ne peux à mon choix fléchir fa volonté.
J'ai fouvent, de fon cœur aigriffant les bleffures,
Révolté fa fierté par des vérités dures :
Vous feule, à votre roi le pourriez rappeler,
Madame, & c'eft de quoi je cherche à vous parler.
J'afpirai jufqu'à vous avant qu'aux murs de Lille,
Vendôme trop heureux vous donnât cet afyle.
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deffein,
Accepter fans mépris mon hommage & ma main ;
Que je pouvais unir, fans une aveugle audace,
Les lauriers des Guefclins aux lauriers de ma race.
La gloire le voulait, & peut-être l'amour,
Plus puiffant & plus doux, l'ordonnait à fon tour.
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois deftinée,

La guerre dans Cambrai vous avait amenée,
Parmi les flots d'un peuple à soi-même livré,
Sans raison, sans justice, & de sang enivré,
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.
Vendôme vint, parut, & son heureux secours
Punit leur insolence, & sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pu moins entreprendre?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur.
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur:
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire.
Il a par trop de droit mérité de vous plaire.
Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur;
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur.
La justice & l'amour vous pressent de vous rendre:
Je n'ai rien fait pour vous; je n'ai rien à prétendre;
Je me tais... Mais sachez que pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer;
Je céderais à peine aux enfans des rois même;
Mais Vendôme est mon chef, il vous adore, il m'aime;
Coucy ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le prince, & cède à son ami.
Je fais plus; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez

Au héros qui vous sert & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil sec & d'un cœur sans envie,
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous, mon service & mes vœux.
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Voilà mes sentimens ; si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & surtout la patrie.
Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
Si ce prince est à vous, il est à votre roi.

ADÉLAÏDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
Quoi ! ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)
Connaît l'amitié seule & peut braver l'amour !
Il faut vous admirer quand on sait vous connaître :
Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un cœur si généreux doit penser comme moi :
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

COUCY.

Vos ordres sont sacrés, que faut-il que je fasse ?

ADÉLAÏDE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
Je n'oublîrai jamais combien son choix m'honore,
J'en vois toute la gloire ; & quand je songe encore

Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour ;
Il daigna me fauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il eft de fon roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à fes yeux du poids de fes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais malgré fon fervice & ma reconnaiffance,
Il faut par des refus répondre à fa conftance.
Sa paffion m'afflige, il eft dur à mon cœur,
Pour prix de tant de foins, de caufer fon malheur.
A ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage.
Seigneur, vous pouvez tout fur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos confeils prudens,
Modérer de fon cœur les tranfports turbulens.
Daignez débarraffer ma vie & ma fortune,
De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés, de plus dignes appas
Brigueront fa tendreffe où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel tems pour l'hyménée !
Des armes de mon roi Lille eft environnée;
J'entends de tous côtés les clameurs des foldats,
Et les fons de la guerre, & les cris du trépas.
La terreur me confume ; & votre prince ignore,
Si Nemours... fi fon frère, hélas refpire encore !
Ce frère qu'il aima... ce vertueux Nemours...
On difait que la Parque avait tranché fes jours.
Que la France en aurait une douleur mortelle !
Seigneur, au fang des rois il fut toujours fidelle.
S'il eft vrai que fa mort... excufez mes ennuis,

Mon amour pour mes rois & le trouble où je
suis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même.
Il va venir, Madame, & peut-être vos vœux...

ADÉLAÏDE.

Ah! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, & si dans mes alarmes
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras,
Daignez tourner ailleurs ses desseins & ses pas.
Pleurante & désolée, empêchez qu'il me voie.

COUCY.

Je plains cette douleur, où votre ame est en
proie;
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux;
Mais quel que soit l'ennui dont votre cœur sou-
pire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
Je ne puis rien de plus. Le prince est soupçon-
neux,
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux.
Je sais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie;
Je vous perdrais peut-être, & mon soin dange-
reux,
Madame, avec un mot ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins con-
traire,
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.

Moi, libre entre vous deux, souffrez que dès ce
jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme.
Je crains de l'affliger ; je crains de vous trahir ;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame ; & puisqu'enfin la France vous est
chère,
Rendez-lui ce héros qui serait son appui :
Je vous laisse y penser, & je cours près de lui,
Adieu, Madame.

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

OU suis-je ? hélas ! tout m'abandonne.
Nemours... De tous côtés le malheur m'environne.
Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel séjour ?

TAÏSE.

Quoi ? du duc de Vendôme & le choix & l'amour,
Quoi ? ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France est remplie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos
pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont
noyés ?

ADÉLAÏDE.

Ici du haut des cieux, Du Guefclin me contemple.
De la fidélité ce héros fut l'exemple.
Je trahirais le fang, qu'il verfa pour nos loix,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE.

Quoi? dans ces triftes tems de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti femble encor fi douteux,
Où les enfans des rois font divifés entre eux;
Vous qu'un aftre plus doux femblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs & pour en être aimée;
Vous refufez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas?

ADÉLAÏDE (*en pleurant.*)

Mon devoir me rangeait du parti de fes armes.

TAÏSE.

Ah! le devoir tout feul fait-il verfer des larmes?
Si Vendôme vous aime, & fi par fon fecours...

ADÉLAÏDE.

Laiffe là fes bienfaits, & parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris? fait-on s'il vit encore?

TAÏSE.

Voilà donc en effet le foin qui vous dévore,
Madame?

ADÉLAÏDE.

Il eft trop vrai. Je l'avoue, & mon cœur
Ne peut plus foutenir le poids de fa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle fe juftifie;
Et fi Nemours n'eft plus, fa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce fecret à ma foi !

ADÉLAÏDE.

Le fecret de Nemours dépendait-il de moi?
Nos feux toujours brûlans, dans l'ombre du
filence,
Trompaient de tous les yeux la trifte vigilance.
Séparés l'un de l'autre, & fans ceffe préfens,
Nos cœurs de nos foupirs étaient feuls confidens;
Et Vendôme, fur-tout, ignorant ce myftère,
Ne fait pas fi mes yeux ont jamais vu fon frère.
Dans les murs de Paris... Mais, ô foins fuperflus!
Je te parle de lui quand peut-être il n'eft plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée!
O tems où de Nemours en fecret adorée,
Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidèle au roi fon maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être.
Il partit, & mon cœur qui le fuivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile;
Je voulus rendre au roi cette fuperbe ville;
Nemours à ce deffein devait fervir d'appui;
L'amour me conduifait, je faifais tout pour lui.
C'eft lui qui d'une fille animant le courage.
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il expofa mes jours pour lui feul réfervés,
Jours triftes! jours affreux, qu'un autre a con-
fervés!
Ah! qui m'éclaircira d'un deftin que j'ignore?
Français! qu'avez-vous fait du héros que j'adore?

Ses lettres, autrefois chers gages de sa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue, hélas! il sait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer;
Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer!
Et pour comble de maux, je dois tout à son frère!

TAÏSE.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère.
Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

ADÉLAÏDE.

C'est lui-même, ô ciel!

TAÏSE.

Contraignez-vous.

SCÈNE III.

Le Duc de VENDÔME, ADÉLAIDE, TAISE.

VENDÔME.

J'OUBLIE à vos genoux, charmante Adélaïde.
Le trouble & les horreurs où mon destin me guide.
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.

La discorde sanglante afflige ici la terre ;
Vos jours sont entourés des piéges de la guerre.
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer ;
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous obscure & languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers attachés par vos mains
Écartent le tonnerre & bravent les destins ;
Ou si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms, ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux & périt trop heureux.

ADÉLAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour servent à me confondre,
Prince... Que lui dirai-je ? & comment lui répondre ?
Ainsi, Seigneur... Coucy ne vous a point parlé ?

VENDOME.

Non, Madame... d'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême ?
Vous parlez de Coucy quand Vendôme vous aime.

ADÉLAÏDE.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours,
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, & près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau,

VENDÔME.

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amans, par le saint nom de frère,
Que ce frère après vous, fut toujours à mes yeux,
Le plus cher des mortels, & le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit, sans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en consoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée;
Son infidelle voix vous a mal informée.
Si mon frère était mort; doutez-vous que son roi
Pour m'apprendre sa perte eût dépêché vers moi ?
Ceux que le ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant savent se respecter.
A sa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraisemblable & m'afflige & m'offense.
On dit que vers ces liens il a porté ses pas.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, il est vivant ?

VENDÔME.

Je lui pardonne, hélas !
Qu'au parti de son roi son intérêt le range;

Qu'il le défende ailleurs, & qu'ailleurs il se venge;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens:
Mais se mêler ioi parmi les assiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frère...

ADÉLAÏDE.

Le roi le veut, sans doute.

VENDÔME.

Ah! destin trop contraire!
Se pourrait-il qu'un frère élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son roi, levât sur moi sa main?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADÉLAÏDE.

Lui!

VENDÔME.

C'est trop d'amertume en des momens si doux.
Malheureux par un frère, & fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, & bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen & vos charmes.
Qu'attendez-vous? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, & qui m'est si bien dû.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame est pénétrée?
La mémoire à jamais m'en est chère est sacrée;
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités;
Et cet honneur...

VENDÔME.

Comment, ô ciel ! qui vous arrête ?

ADÉLAÏDE.

Je dois...

SCÈNE IV.

VENDÔME, ADÉLAIDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

Prince, il eſt tems, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis ſont aux pieds des remparts ;
Échauffez nos guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDÔME.

Ah ! courons : dans l'ardeur qui me preſſe...
Quoi vous n'oſez d'un mot raſſurer ma tendreſſe ?
Vous détournez les yeux ! vous tremblez ! & je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi ?

COUCY.

Le tems preſſe.

VENDÔME.

Il eſt tems que Vendôme périſſe ;
Il n'eſt point de Français que l'amour aviliſſe.
Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.

Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort que je desire est moins barbare qu'elle.

ADÉLAÏDE.

Ah! Seigneur, modérez cet injuste courroux;
Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentimens qui sont en ma puissance;
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDÔME.

Ah! que vous savez bien le chemin de mon cœur!
Que vous savez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCÈNE V.

ADÉLAIDE, TAISE.

TAÏSE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADÉLAÏDE.

Est-il bien vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
O discorde fatale! amour plus dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENDÔME, COUCY.

VENDÔME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse;
C'est vous dont l'esprit ferme & les yeux pénétrans,
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage!
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout quand vous en serez maître.
Vous l'avez sû régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette utile vertu
Qui sait se posséder; peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi;
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi.

Nos guerriers fur vos pas marchaient à la victoire,
Et fuivre les Bourbons, c'eft voler à la gloire.
Vous feul, Seigneur, vous feul avez fait prifonnier
Ce chef des affaillans, ce fuperbe guerrier.
Vous l'avez pris vous-même, & maître de fa vie,
Vos fecours l'ont fauvé de fa propre furie.

VENDÔME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous fon cafque fermé fe cachoit à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en faififfant fes armes,
J'ai fenti, malgré moi, de nouvelles alarmes!
Un je ne fais quel trouble en moi s'eft élevé;
Soit que ce trifte amour, dont je fuis captivé,
Sur mes fens égarés répandant fa tendreffe,
Jufqu'au fein des combats, m'ait prêté fa faibleffe,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de fes impreffions;
Soit plutôt que la voix de ma trifte patrie
Parle encor en fecret au cœur qui l'a trahie;
Qu'elle condamne encor mes funeftes fuccès,
Et ce bras qui n'eft teint que du fang des Français.

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles inteftins de la maifon royale,
Ces triftes factions céderont au danger,
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race eft peu chérie;
Que leur joug eft pefant: qu'on aime la patrie;
Que le fang de Clovis eft toujours adoré.

Tôt ou tard il faudra que de ce tronc ſacré
Les rameaux diviſés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, ſoient notre unique ombrage.
Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher ?
Le ſort au prince Anglais voulut vous attacher.
De votre ſang, du ſien la querelle eſt commune;
Vous ſuivez ſon parti, je ſuis votre fortune.
Comme vous aux Anglais le deſtin m'a lié,
Vous, par le droit du ſang, moi, par notre amitié;
Permettez-moi ce mot..... Eh! quoi! votre ame émue...

VENDÔME.

Ah! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCÈNE II.

VENDÔME, le Duc de NEMOURS, COUCY, Soldats, Suite.

VENDÔME.

Il ſoupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY.

Son ſang ſur ſon viſage a confondu ſes traits.
Il eſt bleſſé ſans doute.

NEMOURS (*dans le fond du théâtre.*)

Entrepriſe funeſte,
Qui de ma triſte vie arrachera le reſte!
Où me conduiſez-vous?

VENDÔME.

Devant votre vainqueur,
Qui fait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS (*se tournant vers son Ecuyer.*)

Je ne crains que de vivre;
Sa présence m'accable, & je ne puis poursuivre.
Il ne me connaît plus, & mes sens attendris...

VENDÔME.

Quelle voix, quels accens ont frappé mes esprits?

NEMOURS (*le regardant.*)

M'as-tu pu méconnaître?

VENDOME. (*l'embrassant.*)

Ah, Nemours, ah, mon frère!

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDÔME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein
de charmes!
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.
(*à sa suite.*)
Avez-vous par vos soins...

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDÔME.

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche.

Mon cœur te fut connu ; peux-tu t'en défier ?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas ! que je te plains !

NEMOURS.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords,
Et le roi qui t'aimait, & le sang dont tu sors.

VENDÔME.

Arrête ; épargne-moi l'infame nom de traître ;
A ce indigne mot je m'oublîrais peut-être,
Frémis d'empoisonner la joie & les douceurs,
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

NEMOURS.

Quel jour !

VENDÔME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il est affreux.

VENDÔME.

N'importe ;
Tu vis ; je te revois ; & je suis trop heureux.
O ciel ! de tous côtés vous remplissez mes vœux !

NEMOURS.

Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier ;

VENDÔME.

J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;
Oui j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;
Oui, mes sentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
(à un officier de sa suite.)
Allez, dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendart,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.
(à Nemours.)
Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie ;
Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

NEMOURS.

O ciel.... elle vous aime ! ...

VENDÔME.

Elle le doit, du moins ;
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connais-tu ? sais-tu ce que j'ose attenter ?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène ?

VENDÔME.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.



SCÈNE III.

VENDÔME, NEMOURS, ADÉLAIDE, COUCY.

VENDÔME.

MADAME, vous voyez que du sein du malheur,
Le ciel qui nous protége, a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu : je vous aime, & je retrouve un frère;
Sa présence à mon cœur vous rend encore plus chère.

ADELAÏDE.

Le voici! malheureuse! ah! cache au moins tes pleurs!

NEMOURS (*entre les bras de son écuyer.*)

Adelaïde.... ô ciel!... c'en est fait, je me meurs.

VENDÔME.

Que vois-je! Sa blessure à l'instant s'est rouverte!
Son sang coule.

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte?

VENDÔME.

Ah! mon frère!

NEMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADÉLAÏDE.

Ciel !... Nemours !

NEMOURS *à Vendôme.*

Laiſſe-moi.

VENDÔME.

Je ne te quitte pas.

SCÈNE IV.

ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAÏDE.

ON l'emporte : il expire : il faut que je le ſuive,

TAÏSE.

Ah ! que cette douleur ſe taiſe & ſe captive.
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il faut ſonger
Qu'un rival violent...

ADÉLAÏDE.

Je ſonge à ſon danger.
Voilà ce que l'amour, & mon malheur lui coûte.
Taïſe, c'eſt pour moi qu'il combattait ſans doute,
C'eſt moi que dans ces murs il oſait ſecourir ;
Il ſervait ſon Monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de ſoins ! quel fruit de ſa conſtance !
Hélas ! mon tendre amour accuſait ſon abſence.
Je demandais Nemours, & le ciel me le rend.
J'ai revu ce que j'aime, & l'ai revu mourant.

Ces lieux ſont teints du ſang qu'il verſait à ma vue.
Ah ! Taïſe, eſt-ce ainſi que je lui ſuis rendue ?
Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh ne craignez-vous pas que tant d'empreſſement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime?
Tremblez de découvrir....

ADELAÏDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïſe, il reçoit des ſecours !
Un autre a le bonheur d'avoir ſoin de ſes jours !
Il faut que je le voie, & que de ſon amante
La faible main s'uniſſe à ſa main défaillante.
Hélas ! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés...

TAÏSE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez ;
Reprenez vos eſprits.

ADELAÏDE.

Rien ne m'en peut diſtraire.

SCÈNE V.

VENDÔME, ADÉLAIDE, TAISE.

ADÉLAIDE.

Ah ! prince, en quel état laiſſez-vous votre frère ?

VENDÔME.

Madame, par nos mains ſon ſang eſt arrêté.

Il a repris sa force & sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre, & le seul en alarmes;
Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes,
Et je hais ma victoire & mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés;
Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADÉLAIDE.

Je ne vous promis rien. Vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaissance est tout ce que je dois.

VENDÔME.

Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage!

ADÉLAIDE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême,
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez: Il faut rompre enfin le silence,
Je vais vous offenser; je me fais violence;
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis;

Et

Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,
Et s'il vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDÔME.

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage.
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte & de l'ingratitude;
Et votre cœur, enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
Vous qui me devez tout; vous qui sans ma défense,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
De ces mêmes Français à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez!
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?

ADÉLAÏDE.

Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
Mais, Seigneur, mais, hélas, n'en puis-je disposer?
Me la conserviez-vous pour la tyranniser?

VENDÔME.

Je deviendrai tyran; mais moins que vous, cruelle,
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle.
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons,
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère;
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher;
Et si dans les horreurs du sort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

ADÉLAÏDE.

Non, Seigneur, la raison saura vous éclairer.
Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée,
Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne & veux vous respecter.
Je vous ferai rougir de me persécuter;
Et je conserverai, malgré votre menace,
Une ame sans courroux, sans crainte & sans audace.

VENDÔME.

Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence

D'une cour qui me hait embrasse la défense,
Que vous vouliez tous deux m'unir à votre roi,
Et de mon sort enfin disposer ma'gré moi.
Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous cache point, que du soin qui me touche,
À votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
Devenez assez grand pour m'apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

VENDÔME.

Le seul Coucy, sans doute, a votre confiance!
Mon outrage est connu; je sais vos sentimens.

ADÉLAÏDE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems:
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui;
Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.

SCÈNE VI.

VENDÔME (*seul.*)

EH bien, c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux sans rougir étale mon injure:
De tant de trahison l'abyme est découvert;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu!
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCÈNE VII.

VENDÔME, COUCY.

COUCY.

PRINCE, me voila prêt. Disposez de mon bras....
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras?

Quand vous avez vaincu, quand vous ſauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire.

VENDÔME.

Je ſuis déſeſpéré, je ſuis haï, jaloux.

COUCY.

Eh bien, de vos ſoupçons quel eſt l'objet, qui?

VENDÔME.

Vous.

Vous, dis-je; & du refus qui vient de me confondre,
C'eſt vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je ſais qu'Adélaïde ici vous a parlé.
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé,
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprète muet de votre intelligence.
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter?

VENDÔME.

Je le veux.

COUCY.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire?
M'eſtimez-vous encor, & pourrez-vous me croire?

VENDÔME.

Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux;
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus inſigne;

Et vous allez juger si mon ame en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de sa vie heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi plus soldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, & souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide;
Je lui parlai d'hymen, & ce nœud respecté,
Resserré par l'estime & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des destins plus propices,
Qu'au rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle semée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funestes accès;
J'en approuvai la cause, & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes.
Libre & juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ait fait valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice;
Et si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous; & je cours vous venger.

VENDÔME.

Ah ! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le destin dans toi me donne un second frère ;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer :
Mon cœur....

COUCY.

Aimez-moi, prince, au lieu de me louer ;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense ;
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié.
Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis.
Je vous le dis encor au sein de votre gloire ;
Et vos lauriers brillans cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais,
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'état lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages ;
Gardez d'être réduit au hazard dangereux,
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.
Passez-les en prudence, aussi-bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage ;
Gouvernez la fortune, & sachez l'asservir ;
C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir :
Ses retours sont fréquens, vous devez les connaître.
Il est beau de donner la paix à votre maître.

Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon ;
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raison vous guide.

VENDÔME.

Brave & prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde
Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous unissait tous deux ?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

COUCY.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire :
Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses desseins ?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
De l'état déchiré répara les ruines,
Quand seul il arrêta dans nos champs inondés,
De l'empire Germain les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir ?
Le salut de l'état dépend-il d'un soupir ?
Aimez, mais en héros qui maîtrise son ame,
Qui gouverne à la fois ses états & sa flamme.
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir ;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce ;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force ;
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos ;
Il est tyran du faible, esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ?

Vos autres ennemis par vous sont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

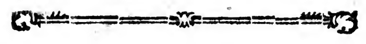
VENDÔME.

Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle;
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle;
Ses loix seront mes loix, son roi sera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie;
Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir:
Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Enfin plus de prétexte à ses refus injustes;
Raison, gloire, intérêt, & tous ces droits augustes
Des princes de mon sang & de mes souverains,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
La vertu le conseille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Sceller tous les sermens que je fais à l'amour
Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

COUCY.

Souffrez donc, près du roi, que mon zèle me guide;
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant;
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, & rend grace à l'amour.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

COMBAT infortuné, destin qui me poursuis!
O mort, mon seul recours, douce mort qui me
fuis!
Ciel! n'as-tu conservé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs, & tant d'ignominie?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah! mortel désespoir!
Elle ose me parler, & moi je le souhaite.

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette!
Vos jours sont en péril, & ce sang agité...

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sureté.
Ma blessure est légère, elle m'est insensible,
Que celle de mon cœur est profonde & terrible!

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis,
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères;
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère! ah! malheureux!

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable!

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant?

NEMOURS.

Je l'aime, & je me hais;
Et dans les passions de mon ame éperdue,
La voix de la nature est encor entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque tems frémir votre vertu:
Mais le roi l'ordonnait, & tout vous justifie.
L'entreprise était juste, aussi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, & tous ceux d'un soldat;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, & vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guefclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais fi terrible, à fon roi fi fidelle,
Vit fes honneurs flétris par de plus grands revers:
Deux fois fa main puiffante a langui dans les fers:
Il n'en fut que plus grand, plus fier & plus à craindre;
Et fon vainqueur tremblant fut bientôt feul à plaindre.
Du Guefclin, nom facré, nom toujours précieux!
Quoi, ta coupable niéce évite encor mes yeux!
Ah! fans doute, elle a dû redouter mes reproches;
Ainfi donc, cher Dangefte, elle fuit tes approches?
Tu n'as pu lui parler?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit.
Que bientôt.....

NEMOURS.

Ah! pardonne à mon cœur interdit.
Trop chère Adélaïde! Eh bien quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraiffait-elle émue?

DANGESTE.

Votre fort en fecret paraiffait la toucher;
Elle verfait des pleurs, & voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure & m'outrage! elle pleure & m'opprime!
Son cœur, je le vois bien, n'eft pas né pour le crime.

Pour me facrifier elle aura combattu ;
La trahifon la gêne, & pèfe à fa vertu,
Faible foulagement à ma fureur jaloufe !
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'époufe ?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter ?

NEMOURS.

Il l'époufe ! à ma honte elle vient infulter.
Ah Dieu !

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE, NEMOURS.

ADÉLAÏDE.

Le ciel vous rend à mon ame attendrie ;
En veillant fur vos jours il conferva ma vie.
Je vous revois, cher prince, & mon cœur empreffé....
Jufte ciel ! quels regards, & quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Eft d'un cœur généreux ; mais il me doit furprendre.
Vous aviez en effet befoin de mon trépas ;
Mon rival plus tranquille eût paffé dans vos bras ;
Libre dans vos amours, & fans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;

Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

A D É L A Ï D E.

Hélas ! que dites-vous ? Quelle fureur subite....

N E M O U R S.

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

A D É L A Ï D E.

Mon changement ? Nemours !

N E M O U R S.

A vous seule asservi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi ;
C'est le sort des amans, & ma honte est commune ;
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune !
Qu'en ces murs où vos yeux ont vu couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable,
D'une fausse pitié l'affront insupportable !
Qu'à mes yeux....

A D É L A Ï D E.

Ah ! plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, & ne l'accusez pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colère,
Cruel, & vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah ! Nemours, de quels maux nos jours empoisonnés...

N E M O U R S.

Vous me plaignez, cruelle, & vous m'abandonnez ?

ADELAÏDE.

Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême,
Tout jusqu'à vos soupçons; jugez si je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez? qui, vous? Et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeau l'autel qui vous attend.
Lui-même il m'a vanté sa gloire & sa conquête.
Le barbare! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt...

ADÉLAÏDE.

Ah, cruel! me faut-il employer
Les momens de vous voir à me justifier?
Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour & par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur? par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite...
Mais pourquoi l'attester? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentimens,
Au secours inutile & honteux des sermens?
Non, non, vous connaissez le cœur d'Adélaïde;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible & timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime?

ADÉLAÏDE.

Ah! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il sauva vos beaux jours!

ADÉLAÏDE.

Il ſauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au roi, que nous ſervons, il promit de me rendre;
Et mon cœur ſe plaiſait, trompé par mon amour,
Puiſqu'il eſt votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, Seigneur, à ſa flamme funeſte,
Par un refus conſtant, mais tranquille & modeſte,
Et mêlé du reſpect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frère de Nemours.
Mais mon reſpect l'enflamme, & mon refus l'irrite.
J'anime en l'évitant l'ardeur de ſa pourſuite.
Tout doit, ſi je l'en crois, céder à ſon pouvoir;
Lui plaire eſt ma grandeur, l'aimer eſt mon devoir.
Qu'il eſt loin, juſte Dieu, de penſer que ma vie,
Que mon ame à la vôtre eſt pour jamais unie,
Que vous cauſez les pleurs dont mes yeux ſont chargés,
Que mon cœur vous adore, & que vous m'outragez!
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon ſupplice,
Lui par ſa paſſion, vous par votre injuſtice:
Vous, Nemours, vous, ingrat! que je vois aujourd'hui,
Moins amoureux peut-être, & plus cruel que lui.

NEMOURS.

[illegible]en eſt trop... pardonnez... voyez mon ame en proie

A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne & charmant objet d'amour & de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, satisfait, dans un sort si contraire,
Tout captif que je suis, j'ai pitié de mon frère;
Il est le seul à plaindre avec votre courroux;
Et je suis son vainqueur étant aimé de vous.

SCÈNE III.

VENDÔME, NEMOURS, ADÉLAÏDE.

VENDÔME.

CONNAISSEZ donc enfin, jusqu'où va ma tendresse,
Et tout votre pouvoir, & toute ma faiblesse:
Et vous, mon frère, & vous, soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conseils de Coucy, le roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme & qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis & subjugué je l'offre à ses appas.
L'amour, qui malgré vous nous a fait l'un pour l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
Je prends mes loix de vous; votre maître est le mien;
De mon frère, & de moi, soyez l'heureux lien;
Soyez-le de l'état, & que ce jour commence

Mon bonheur & le vôtre, & la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un si grand changement.
Moi, sans perdre de tems, dans ce jour d'alégresse,
Qui m'a rendu mon roi, mon frère & ma maîtresse,
D'un bras vraiment Français je vais dans nos remparts,
Sous nos lis triomphans briser les léopards.
Soyez libres, partez, & de mes sacrifices
Allez offrir au roi vos heureuses prémices.
Puissai-je à ses genoux, présenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidelle,
Changé par ses regards & vertueux par elle!

(*à part.*) NEMOURS.

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler!

(*à Adélaide.*)

Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

VENDÔME.

Eh quoi! vous demeurez interdite & muette?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné proscrit par votre haine.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, mon cœur est juste; on ne m'a vu jamais

Méprifer vos bontés, & haïr vos bienfaits ;
Mais je ne puis penfer qu'à mon peu de puiffance
Vendôme ait attaché le deftin de la France ;
Qu'il n'ait lu fon devoir que dans mes faibles yeux ;
Qu'il ait befoin de moi pour être vertueux.
Vos deffeins ont fans doute une fource plus pure ;
Vous avez confulté le devoir, la nature :
L'amour a peu de part, où doit régner l'honneur.

VENDÔME.

L'amour feul a tout fait, & c'eft là mon malheur ;
Sur tout autre intérêt ce trifte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accufez-moi, n'importe.
Duffai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel eft prêt ; venez.

NEMOURS.

Vous ofez ?...

ADÉLAÏDE.

Non, Seigneur,
Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le fort met entre nous un obftacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDÔME.

Nemours... ingrate... Ah ciel,
C'en eft donc fait... mais non... mon cœur fait fe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans fes premiers tranfports étouffer mon amour ;

Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans
doute!
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Mais je vous rends justice; & ces séductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous: cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna brise un joug si funeste:
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache;
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide! & c'est ainsi que je dois vous punir.

ADÉLAÏDE.

Je devrais seulement vous quitter & me taire;
Mais je suis accusée, & ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent, & mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime, & je serais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si par ma complaisance
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'est plus à
moi.

Je vous devais beaucoup ; mais une telle offenfe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnoiſſance ;
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon
front,
A mes yeux indignés ne font plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre eſtime, & vous me la devez.

VENDÔME.

Je vous dois ma colère, & fachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour ofer m'acca-
bler,
Que Nemours fût préfent, & me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je te croirais l'auteur de mon injure,
Si... mais il n'a point vu vos funeſtes appas ;
Mon frère trop heureux ne vous connaiſſait pas ;
Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de
croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre
long-tems :
Je vous traîne à l'autel à fes yeux expirans ;
Et ma main fur fa cendre à votre main donnée
Va tremper dans le fang les flambeaux d'hyménée.
Je fais trop qu'on a vu lâchement abufés
Pour des mortels obfcurs des princes méprifés ;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jufqu'à ce vil objet qui fe cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

VENDÔME.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piége affreux ma foi ferait livrée !
Tremblez.

NEMOURS.

Moi, que je tremble ! Ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes transports au silence :
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.
Connais un désespoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

VENDÔME.

Toi, cruel ! toi, Nemours ?

NEMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fait depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors,
L'excès des passions qui dévorent une ame.
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.

Mon frère eſt mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſur-tout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié.
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié;
Auſſi bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'au dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur, & mon épouſe.
Frappe, dis-je: oſes-tu?

VENDÔME.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux: ſoldats, obéiſſez.

ADELAÏDE.

(*aux ſoldats.*)

Non, demeurez, cruels... Ah! prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible!
Seigneur!

NEMOURS.

Vous le prier? plaignez-le plus que moi,
Plaignez-le: il vous offenſe, il a trahi ſon roi.

Va je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
Je suis vengé de toi, l'on te hait, & l'on m'aime.

ADELAÏDE.

(*à Nemours.*) (*à Vendôme.*)

Ah, cher Prince!... Ah Seigneur, voyez à vos genoux...

VENDÔME.

(*aux Soladts.*) (*à Adélaïde.*)

Qu'on m'en réponde, allez: Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

ADÉLAÏDE.

Je ne vous quitte pas : écoutez-moi, Seigneur.

VENDÔME.

Eh bien, achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.



SCÈNE

SCÈNE IV.

VENDÔME, NEMOURS, ADÉLAIDE, COUCY, DANGESTE, un Officier, Soldats.

COUCY.

J'ALLAIS partir: un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est par-tout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
Et pour comble de maux, vers la ville alarmée
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDÔME.

Allez, cruelle, allez; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine, & de vos attentats:
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître;
(*à l'Officier.*) (*à Coucy.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCÈNE V.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

LE feriez-vous, Seigneur? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,

Et les droits de la guerre, & ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

NEMOURS.

Non; mais suis-je réduit à me justifier?
Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, & que Charle est son maître.

COUCY.

Écoutez: ce ferait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet état par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrace.
Rapprochez les partis; unissez-vous à moi.
Pour calmer votre frère, & fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas; vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

COUCY.

Et quel est-il, Seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour;

Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

COUCY.

Ciel ! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins;
L'amour subjuguer tout ? ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses;
Des frères se haïr, & naître en tous climats
Des passions des grands le malheur des états ?
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frère.
Je vais le seconder; je vais me joindre à lui,
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les passions plus puissantes que moi;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé; je vous laisse, & j'y vole;
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
Elle me suffira.

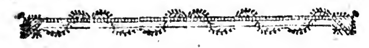
NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

NEMOURS, ADÉLAÏDE, DANGESTE.

NEMOURS.

NON, non, ce peuple en vain s'armait pour
ma défenſe ;
Mon frère teint de ſang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier & plus cruel,
Va traîner à mes yeux ſa victime à l'autel.
Je ne ſuis donc venu diſputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête !
Et dans le déſeſpoir d'un impuiſſant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous !
Partez, Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Il faut que je vous quitte ! ...
Quoi, vous m'abandonnez ! ... vous ordonnez
ma fuite !

NEMOURS.

Il le faut : chaque inſtant eſt un péril fatal ;
Vous êtes une eſclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous ſuſcite un ſecours aux bords du précipice.

Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas :
Sa vigilance adroite a féduit des foldats.

(*à Dangefte.*)

Dangefte, fes malheurs ont droit à tes fervices ;
Je fuis loin d'exiger d'injuftes facrifices ;
Je refpecte mon frère, & je ne prétends pas
Confpirer contre lui dans fes propres états.
Écoute feulement la pitié qui te guide ;
Écoute un vrai devoir, & fauve Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur.
Je déteftais ces lieux, j'en fors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une fi chère vue.
Tantôt à ce départ vous étiez réfolue,
Le deffein était pris, n'ofez-vous l'achever ?

ADÉLAÏDE.

Ah, quand j'ai voulu fuir, j'efpérais vous trouver.

NEMOURS.

Prifonnier fur ma foi dans l'horreur qui me preffe,
Je fuis plus enchaîné par ma feule promeffe,
Que fi de cet état les tyrans inhumains
Des fers les plus pefans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous fuivre ;
Vous fuivrez cet ami par des détours obfcurs,
Qui vous rendront bientôt fous ces coupables murs.

De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le tems presse, évitez un ennemi jaloux.

ADÉLAÏDE.

Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, & sans vous!

NEMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADÉLAÏDE.

Qui! moi? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare?
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteste!

NEMOURS.

Il n'oserait.

ADÉLAÏDE.

Son cœur ne connaît point de frein.
Il vous a menacé, vous menace-t-il en vain?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt; le roi vient & nous venge;
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez: si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut, malheur inévitable:
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance;

Redoutez ſon amour autant que ſa vengeance ;
Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde, partez.

ADÉLAÏDE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés!

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu
mon frère ;
Et bientôt mon appui lui devient néceſſaire.

ADÉLAÏDE.

Auſſi-bien que mon cœur mes pas vous ſont ſoumis.
Eh bien, vous l'ordonnez, je pars & je frémis!
Je ne ſais... mais enfin la fortune jalouſe
M'a toujours envié le nom de votre épouſe.

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins ſolennels,
Inutiles garants d'une foi ſi ſacrée,
La rendront plus connue, & non plus aſſurée.
Vous, mânes des Bourbons, princes, rois mes
aïeux,
Du ſéjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme ;
Confirmez mes ſermens, ma tendreſſe & ma
flamme ;
Adoptez-la pour fille, & puiſſe ſon époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous!

ADÉLAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'a-
larmes,
Cher époux, cher amant...

NEMOURS.

Quoi, vous verſez des larmes!
C'eſt trop tarder, adieu.... Ciel! quel tumulte
affreux!

SCÈNE II.

ADÉLAIDE, NEMOURS, VENDÔME,
Gardes.

VENDÔME.

Je l'entends, c'eſt lui-même : arrête, malheureux;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point; mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haîne & ta fureur;
Va, ne perds point de tems, le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDOME.

Il pourra te venger, mais non te ſecourir;
Et ton ſang...

ADÉLAÏDE.

Non, cruel, c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite;

J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats, & ces crimes si grands,
De sortir d'esclavage, & de fuir ses tyrans :
Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même ;
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

VENDÔME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés :
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains si chères.
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper;
Je suis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor; le tems, le péril presse.
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel ;
Voilà ma main, venez. Sa grace est à l'autel.

ADÉLAÏDE.

Moi, Seigneur?

VENDÔME.

C'est assez.

ADÉLAÏDE.

Moi, que je le trahisse!

VENDÔME.

Arrêtez... répondez....

ADÉLAÏDE.

Je ne puis.

VENDÔME.

Qu'il périsse.

NEMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats;
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas;
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDÔME.

Qu'on l'entraîne à la tour : allez : qu'on m'obéisse.

SCÈNE III.

VENDÔME, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Vous, cruel! vous feriez cet affreux sacrifice!
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
Quoi, voulez-vous?...

VENDÔME.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,

Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime,
Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois,
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laiſſez-moi : votre vue augmente mon ſupplice.

SCÈNE IV.

VENDÔME, ADÉLAIDE, COUCY.

ADÉLAÏDE *à Coucy.*

AH ! je n'attends plus rien que de votre juſtice,
Coucy, contre un cruel oſez me ſecourir.

VENDÔME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADÉLAÏDE.

J'atteſte ici le ciel....

VENDÔME.

Qu'on l'ôte de ma vue.
Ami, délivrez-moi d'un objet qui me tue.

ADÉLAÏDE.

Va, tyran, c'en eſt trop, va, dans mon déſeſpoir,
J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir ;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en ſerait reſpectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;
Tigre ! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour, immole tes victimes ;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes,

Mais compte encor la tienne: un vengeur va venir,
Par ton juste supplice, il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts; tombe, & péris sans
gloire,
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom justement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

SCÈNE V.

VENDÔME, COUCY.

VENDÔME.

OUI, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche;
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.
(*Il tombe dans un fauteuil.*)

COUCY.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDÔME.

Eh bien, souffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le tems presse; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre! attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, & me livre à son maître!

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.

De la fédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs en fecret rallumée.

VENDÔME.

C'eft Nemours qui l'allume, il nous a trahi tous.

COUCY.

Je fuis loin d'excufer fes crimes envers vous;
La fuite en eft funefte, & me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français font en armes;
Et vous êtes perdu, fi le peuple excité
Croit dans la trahifon trouver fa fureté.
Vos dangers font accrus.

VENDÔME.

Eh bien, que faut-il faire ?

COUCY.

Les prévenir, domter l'amour & la colère,
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti fûr, affez de fermeté.
Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main eft toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaifer avec gloire un monarque irrité:
Ne vous rebutez pas: Ordonnez, & j'efpère
Signer en votre nom cette paix falutaire:
Mais s'il vous faut combattre, & courir au trépas;
Vous favez qu'un ami ne vous furvivra pas.

VENDÔME.

Ami, dans le tombeau, laiffe-moi feul defcendre;
Vis pour fervir ma caufe, & pour venger ma cendre;
Mon deftin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort eft fûr de la trouver;

Mais je la veux terrible, & lorſque je ſuccombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment! de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés!

VENDÔME.

Il eſt dans cette tour, où vous ſeul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire...

COUCY.

De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère?

VENDÔME.

Non, je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

VENDÔME.

Dès long-tems du perfide ils ont proſcrit le ſang.

COUCY.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

VENDÔME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
J'obéis à ma rage, & veux la ſatisfaire.
Que m'importe l'état, & mes vains alliés?

COUCY.

Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez?
Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice!

VENDÔME.

Je n'attends pas de vous cette promte justice ?
Je suis bien malheureux ! bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux dauphin, c'est ton sort que j'envie ;
Ton amitié du moins, n'a point été trahie ;
Et Tangui du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, & n'a pas balancé.
Allez ; Vendôme encor, dans le sort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse ;
D'autres me serviront, & n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY (*après un long silence.*)

Non, j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice ;
Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux,
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous ;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

VENDÔME.

Je revois mon ami.... vengeons-nous, vole... attend...
Non, va, te dis-je, frappe, & je mourrai content.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience,
Le canon des remparts annonce ma vengeance;

J'irai, je l'apprendrai ſans trouble & ſans effroi,
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY.

En vous rendant ce malheureux ſervice,
Prince, je vous demande un autre ſacrifice.

VENDÔME.

Parle.

COUCY.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur inſolent, commande ſous mes yeux;
Je ne veux pas ſervir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger ſans être ſon eſclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous, ai-je beſoin de lui?
Du ſort de ce grand jour laiſſez-moi la conduite.
Ce que je fais pour vous peut être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder;
Juſqu'au dernier moment je veux ſeul commander.

VENDÔME.

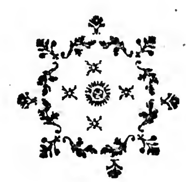
Pourvu qu'Adélaïde, au déſeſpoir réduite,
Pleure en larmes de ſang l'amant qui l'a ſéduite;
Pourvu que de l'horreur de ſes gémiſſemens,
Mon courroux ſe repaiſſe à mes derniers momens;
Tout le reſte eſt égal, & je te l'abandonne:
Prépare le combat, agis, diſpoſe, ordonne.
Ce n'eſt plus la victoire où ma fureur prétend;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs déſeſpérés, qu'importe un peu de gloire?

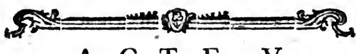
Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire !
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse, & d'un lâche rival !

COUCY.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle :
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENDÔME, un Officier, Gardes.

VENDÔME.

O Ciel! me faudra-t-il de momens en momens,
Voir & des trahifons & des foulèvemens?
Eh bien, de ces mutains, l'audace eft terraffée!

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu, leur foule eft difperfée.

VENDÔME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
Mon malheur eft parfait, tous les cœurs font à lui.
Dangefte eft-il puni de fa fourbe cruelle?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le fang de l'infidelle.

VENDÔME.

Ce foldat, qu'en fecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, & déjà vers la tour il s'avance.

VENDÔME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.

Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté ;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne foulage point des douleurs qu'on méprife;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance foit mife.
Vous, que fur nos remparts ont porté nos drapeaux ;
Allez, qu'on fe prépare à des périls nouveaux.
Vous fortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zèle ;
Imitez votre maître ; & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*feul.*)

Le fang, l'indigne fang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins, pour moi, le fignal du carnage.
Un bras vulgaire & fûr va punir mon rival ;
Je vais être fervi : j'attends l'heureux fignal.
Nemours, tu vas périr, mon bonheur fe prépare...
Un frère affaffiné ! quel bonheur ! ah, barbare !
S'il eft doux d'accabler fes cruels ennemis,
Si ton cœur eft content, d'où vient que tu frémis ?
Allons... mais quelle voix gémiffante & févère
Crie au fond de mon cœur, arrête, il eft ton frère !
Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus faints ; Nemours fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendreffes paffées !
Il fut le confident de toutes mes penfées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens,
Nos cœurs fe font appris leurs premiers fentimens !

Que de fois partageant mes naiſſantes alarmes,
D'une main fraternelle eſſuya-t-il mes larmes !
Et c'eſt moi qui l'immole & cette même main,
D'un frère que j'aimai, déchirerait le ſein !
O paſſion funeſte ! ô douleur qui m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel.
Mais, que dis-je ? Nemours eſt le ſeul criminel.
Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie :
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
Il aime Adélaïde... Ah ! trop jaloux tranſport !
Il l'aime ; eſt-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le tems, & la guerre & l'abſence.
Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence :
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère.
Il me trompe, il me hait ; n'importe, il eſt mon frère !
Il ne périra point. Nature, je me rends,
Je ne veux point marcher ſur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le ſignal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide !
Il en eſt encor tems.



SCÈNE II.

VENDÔME, l'Officier des Gardes.

VENDÔME.

QUE l'on ſauve Nemours :
Portez mon ordre, allez, répondez de ſes jours.

L'OFFICIER.

Hélas, Seigneur ! j'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps ſouillé de ſang qu'en ſecret on emporte;
C'eſt Coucy qui l'ordonne, & je crains que le ſort...

VENDÔME.

(On entend le canon.)

Quoi déjà !.. Dieux, qu'entends-je ! Ah ciel ! mon frère eſt mort !
Il eſt mort, & je vis ! Et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé ſa perte !
Ennemi de l'état, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin,
Voilà quel eſt Vendôme. Ah ! vérité funeſte !
Je vois ce que je ſuis, & ce que je déteſte !
Le voile eſt déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu !
Ah, Nemours ! ah, mon frère ! ah, jour de ma ruine !
Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine,
Mon frère !

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empreſſement,
Veut, Seigneur, en ſecret vous parler un moment.

VENDÔME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis ſoutenir, ni ſouffrir ſa préſence.
Mais non. D'un parricide elle doit ſe venger;
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger;
Qu'elle entre... Ah! je ſuccombe, & ne vis plus qu'à peine.

SCÈNE III.

VENDÔME, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

Vous l'emportez, Seigneur, & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour?)
Puiſqu'à ravir ma foi, votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée...
Puiſque je ſuis réduite au déplorable ſort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter ſa mort,
Et que de votre rage & miniſtre & victime,
Je n'ai plus qu'à choiſir mon ſupplice & mon crime
Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous.
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.

Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
De Lille sous ses pas abaissez sa barrière ;
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris ;
Je trahis mon amant ; je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & suis votre conquête ;
Commandez, disposez, ma main est toute prête ;
Sachez que cette main que vous tyrannissez,
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
Allons... Eh quoi ! d'où vous vient ce silence affecté ?
Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté ?

VENDÔME.

Mon frère ?

ADÈLAÏDE.

Dieu puissant ! dissipez mes alarmes !
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes ?

VENDÔME.

Vous demandez sa vie...

ADÉLAÏDE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Vous qui m'aviez promis...

VENDÔME.

Madame, il n'est plus tems.

ADÉLAÏDE.

Il n'est plus tems ! Nemours...

VENDÔME.

Il est trop vrai, cruelle ;

Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.
Coucy pour nos malheurs a trop su m'obéir.
Ah! revenez à vous, vivez pour me punir,
Frappez : que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée;
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez sur un amant coupable, & sanguinaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADÉLAÏDE.

Nemours est mort! barbare!...

VENDÔME.

Oui : mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAÏDE (*soutenue par Taïse, & presque évanouie.*)

Il est mort!

VENDÔME.

Ton reproche...

ADÉLAÏDE.

Epargne ma misère :
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton reproche, & ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embrasser, & mourir.

VENDÔME.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide
Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
Que ma main les conduise.

SCÈNE

SCÈNE IV.

VENDÔME, ADÉLAÏDE, COUCY.

COUCY.

Ah ciel ! que faites-vous ?

VENDÔME. (*On le désarme.*)

Laissez-moi me punir, & me rendre justice.

ADÉLAÏDE *à Coucy.*

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice ?

VENDÔME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

COUCY.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

VENDÔME.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain,
Du soin de vous venger charger une autre main ?

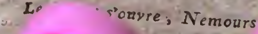
VENDÔME.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,

En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être
Mais toi, dont la sagesse, & les réflexions,
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme
rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

COUCY.

Eh bien, puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre ame ;
Puisque malgré l'excès de votre aveugle flamm
Au prix de votre sang, vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous prive
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vo
apprendre,
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défe
dre.
Connaissez-moi, Madame, & calmez vos douleu
(au Duc.) *(à Adélaïde.)*
Vous, gardez vos remords ; & vous, séchez v
pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour sal
Venez, paraissez, prince, embrassez v



Le ... s'ouvre, Nemours

SCÈNE V & dernière.

VENDÔME, ADÉLAÏDE, NEMOURS, COUCY.

ADÉLAÏDE.

NEMOURS !

VENDÔME.

Mon frère !

ADÉLAÏDE.

Ah ciel !

VENDÔME.

Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS (*s'avançant du fond du théâtre.*)

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

VENDÔME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADÉLAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie !

VENDÔME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main ;
J'ai frappé le barbare ; & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,

N 2

J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDÔME.

Après ce grand exemple, & ce service insigne;
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;
Mes yeux couverts d'un voile & baissés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du roi, nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein? parle.

VENDÔME.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, & ma flamme cruelle,
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle,
Coucy fait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jaloufe rage ordonnait on trépas;
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus.... & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras;
Aimez-vous: mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS (*à ses pieds.*)

Moi vous haïr jamais! Vendôme, mon cher frère,
J'osai vous outrager... vous me servez de père.

ADÉLAÏDE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDÔME.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & ma perte!
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
(*A Nemours.*)
Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie
Imite votre exemple; & chérit sa patrie.
Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, & vos félicités.
Allez; ainsi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître,
Il est déjà le mien: nous, allons à ses pieds
Abaisser sans regrets nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle;
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle.
Es-tu content, Coucy?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins;
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du troisième volume.

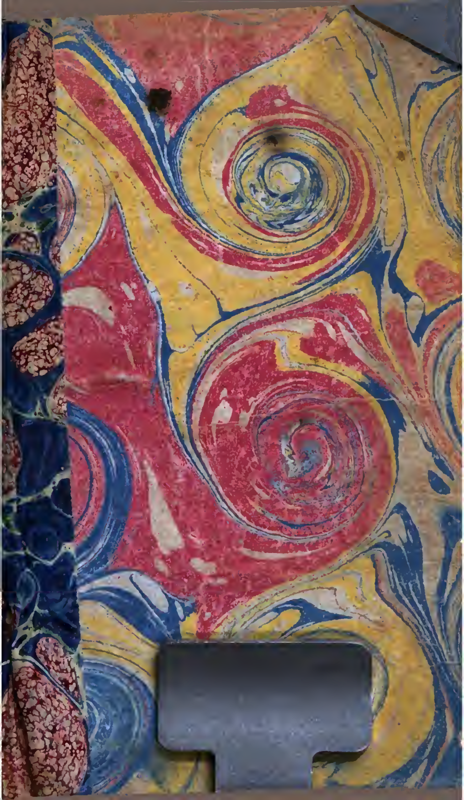


TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce troisième volume.

Fin de la Table de ce troisième volume.









BIBLI
SCA
PLU
N.°